

plus personne qui le voulut secourir dans son besoin, d'où il arriveroit de tels inconveniens que toute la prudence humaine n'y pourroit apporter aucun remede. Ainsi un Prince seroit mal conseillé qui s'ôteroit par sa mechante conduite un secours dont il aura affaire tôt ou tard; puisque pour peu qu'il regne de tems, il arrive des choses qu'il ne scauroit prévoir. En effet quelque menage qu'il ait, elles sont quelquefois de si grande consequence que les fonds qu'il a faits ne sont pas suffisans pour y subvenir. On ne peut pas faire un si grand amas d'argent, & il faut qu'il soit proportionné à celui qui roule dans un Etat, autrement un Prince altereroit lui-même son revenu par l'impuissance où il jettoroit les peuples de le payer, puisqu'il n'y auroit plus que lui qui auroit de l'argent.

Une consequence si dangereuse oblige donc un Prince à être de bonne foi. Mais ce qu'il doit faire c'est de ne pas donner un gain si excessif aux partisans, que les peuples en soient ruinés, aussi bien que lui. Car il voit bien que s'il ne ménage ses affaires comme un bon père de famille, il sera obligé de mettre impôts. Les partisans de leur côté ne doivent pas souhaiter de devenir riches en si peu de tems; car c'est un sujet de les taxer, au lieu que quand leur gain est mediocre, on les laisse jouir en paix du fruit de leur travail.

Après ces remarques j'en reviens à celle que
j'ai

j'ai touchée ci-dessus, en disant que la difference est grande entre ce qu'un Prince fait lui-même, ou que son Ministre a fait pendant sa Minorité. Cela saute effectivement aux yeux, puisque si son Ministre n'a pas eu soin de ses affaires, il n'y a point de raison qui l'oblige d'approuver les fautes qu'il a faites. Il ne doit pas être de pire condition qu'un particulier, qui se relève quand il veut de ce que son Tuteur a fait contre ses interêts. Outre que le Peuple ayant ordinairement une haine irreconciliable contre les Partisans, c'est lui plaire que de les degraisser. J'ajoute à cela que le tems d'une Minorité étant toujours facheuse, & étant comme impossible que les coffres du Prince ne soyent chargés de beaucoup de debtes, il ne peut chercher à s'acquitter par un moyen plus doux, & qui fasse moins crier; car il n'y a que quelques particuliers qui y prennent interêt. Ainsi le general bien loin d'en souffrir en a de la joye; parce qu'il aime mieux que son Prince ait sa substance, que ces malheureux qui en s'en engraisant ont encore commis bien souvent mille violences.

Vôtre Majesté paya un nombre infini de debtes au moyen de cette recherche. Cependant Dieu benit votre mariage, & vous envoya un fils qui se montre digne des vertus de son pere; & V. M. a pris aussi un si grand soin de son éducation, que cela joint avec son bon naturel, ce seroit
F une

122 *Testament Politique*
une chose étonnante s'il étoit moins parfait.

Vous mariâtes presque dans le même tems à la Princesse d'Angleterre Monsieur votre Frere qui avoit pris le nom de Duc d'Orleans, après la mort de Monsieur votre Oncle, qui n'avoit point laissé d'enfans mâles. Son alliance entretient votre bonne intelligence avec les Anglois, qui ayant perdu Cromwel dès l'année 1658. avoient trouvé son fils Richard si peu digne d'occuper sa place, qu'ils avoient remis leur Roi légitime sur le Trône. Cependant il arriva en ce pais-là une affaire qui fut sur le point de redonner la guerre à V. M. Votre Ambassadeur ayant envoyé ses carosses à l'entrée de l'Ambassadeur de Suede, celui du Roi d'Espagne apostâ, pour faire marcher les siens devant, des gens qui couperent les guides de ses chevaux, de sorte qu'il eut tout ce qu'il souhaittoit, mais son triomphe ne fut pas de longue durée. V. M. justement indignée de son procédé en demanda réparation au Roi d'Espagne, qui se fit un peu tirer l'oreille devant que de lui accorder celle qu'elle pretendoit; mais V. M. ayant commandé à l'Ambassadeur qu'elle avoit auprès de lui, de lui signifier, que sans cela il y alloit avoir rupture entre les deux Couronnes, la crainte qu'il eut de ses armes, lui fit non seulement desavoier son Ambassadeur, mais encore déclarer qu'il ne pretendoit point disputer le pas à V. M.

Cette

de Mr. Colbert. Chap. III. 123

Cette déclaration se fit par le Marquis de la Fuentes Ministre de Sa Majesté Catholique, qui résidoit en votre Cour, & ce en présence des autres Ambassadeurs & Ministres des Princes qui y étoient aussi, & qui rendirent temoignage à leurs maîtres que ce différent s'étoit terminé à votre satisfaction. Cependant vous supprimâtes la charge de Colonel General de l'Infanterie Française, qui étoit vacante par la mort du Duc d'Epéron, & dont il avoit porté si haut l'autorité, que peu s'en falloit qu'il ne voulut tirer au baton avec vous. En effet il pretendoit pourvoir à toutes les charges de l'Infanterie, sans en excepter même les Compagnies aux Gardes, ce qui étoit d'une telle conséquence qu'il en pouvoit arriver mille inconveniens.

Vous fîtes aussi quantité de belles ordonnances concernant les gens de guerre, de sorte qu'ils furent capables de discipline, ce qu'ils ne connoissoient point auparavant: car le desordre y regnoit d'une manière qu'il y avoit presque autant de maîtres que de Capitaines, sur tout dans les vieux Corps; où bien loin de reconnoître l'autorité des Colonels à peine reconnoissoient-ils celle d'un General. Vous tintes la main aussi à ce que les soldats eussent toutes leurs nécessités, & au lieu qu'auparavant ils alloient presque tous nus, & que dans une même compagnie l'un étoit vêtu de gris, l'autre de bleu, l'autre de vert, & ainsi du reste, vous leur fîtes donner des bas & des sou-

F 2

sou-

souliers toutes les fois qu'ils en manquoient, avec les habits uniformes; & cette ordonnance a paru si belle & si nécessaire aux autres Princes, qu'ils s'y sont conformés; de sorte que V. M. peut se vanter que c'est elle qui a procuré aux soldats dans toute l'Europe l'avantage dont ils jouissent presentement.

Mais elle n'a rien fait de plus utile à leur égard que d'ôter aux Capitaines le droit qu'ils avoient auparavant de connoître de leurs crimes, parce que l'impunité qu'ils en esperoient les portoit à faire mille desordres. En effet il n'y a rien de plus injuste, à mon avis, que de remettre la punition d'un crime entre les mains de ceux qui ont intérêt de sauver le criminel, & c'est une chose assez connue qu'un Capitaine à qui il coute de l'argent pour faire un autre soldat, n'est pas assez amateur de la justice pour l'acheter à ses depens.

Cette reformation dans vos Finances & parmi vos gens de guerre preceda toutes les autres; parce qu'elle vous parut être le fondement d'un Gouvernement solide & assuré. Le raisonnement de V. M. fut que quand vous seriez puissant en l'un & en l'autre, tout le reste iroit tout seul sans que vous y trouvassiez la moindre difficulté. Un Prince effectivement qui a de l'argent & une belle armée, attire non seulement le respect de ses Peuples, mais encore de ses voisins; car c'est le moyen de lui donner une grande reputation,

tion, sans laquelle un Royaume ne scauroit être florissant. Ainsi un Prince qui a soin de ses affaires doit songer uniquement à l'acquiescer: en quoi il a mille fois plus d'avantage que de se faire craindre par des entreprises injustes, quoi qu'elles lui réussissent, car l'un lui suscite l'inimitié de toutes les autres Puissances, au lieu que l'autre lui attire de l'estime & de la consideration. Or un Etat qui se trouve ainsi avoir un si grand nombre d'ennemis reçoit tôt ou tard le coup mortel qu'ils s'efforcent de lui porter; au lieu que quand sa puissance est fondée sur la droiture & sur la raison, il a toujours des Alliés fidèles & qui ne lui manquent jamais au besoin. Aussi un Prince bien avisé ne doit jamais entreprendre de guerre qui ne soit juste; car s'il n'y a que l'ambition qui lui mette les armes à la main, ses anciens amis deviennent bientôt ses ennemis; en quoi on ne les scauroit blamer, puisqu'ils ne se trouvent pas en plus grande seureté que les autres. Mais cette vérité toute évidente qu'elle est, & dont un Prince ne devrait jamais s'éloigner, n'est pas toujours la regle de leurs actions. Un Ministre corrompu tache de leur insinuer d'autres maximes, & à moins que d'y veiller de bien près, ils prennent souvent l'ombre pour le corps. Je suis fâché que cela se puisse dire de V. M. mais comme les flatteurs sont plus à craindre pour elle que ses Ennemis déclarés, je m'empêcherai bien d'en être da-

nombre ; de sorte que quand il en sera tems , je lui ferai voir que le Marquis de Louvois abusant de son credit lui fit faire une faute contre ses interêts , & qui lui suscita le monde d'ennemis qu'elle a presentement contr'elle ; car quoi que l'état florissant où elle se trouve aujourd'hui les retienne dans le silence , je ne veux pour preuve de cette verité que la réponse que fit à ce Ministre le Baron Delval , à qui il disoit en lui faisant voir l'Arsenal de Douai , que si V. M. avoit jamais la guerre , cela feroit beau bruit , je le crois lui répondit-il , & même je suis seur que cela en fera tant que toute l'Europe s'en reveillera. Je ne crois pas qu'il soit necessaire d'expliquer à V. M. ce qu'il vouloit dire par là , cela s'entend assés de lui même , & il ne pouvoit reprocher plus ingenieusement à vôtre Ministre le grand nombre d'ennemis qu'il vous a faits. Je sçais bien que ses entreprises ont été heureuses , & que c'est ce qui entretient sa faveur. Mais si V. M. y veut bien faire reflexion , il vaudroit mieux mille fois que vous ne fussiez pas si puissant , & que vous eussiez plus de repos. Car il vous faut avoir à toute heure l'esprit tendu sur les intrigues que vous savez qui se font aujourd'hui à vôtre prejudice , dans les Cours qui vous étoient autrefois les plus affectionnées ; & au lieu qu'elles concouroient avec vous en ce tems-là à vôtre seureté , il n'y en a point aujourd'hui qui vous doivent être plus suspectes.

Si

Si V. M. n'est pas assés sensible aux verités que je lui apprens pour y adjouter une pleine foi , je la supplie de rappeler dans sa memoire ce qui lui arriva en 1662. & de le concilier avec ce qui lui est arrivé depuis. Elle pourra juger de là combien la justice soutenue d'une bonne reputation a de pouvoir sur ceux qui sont le moins accoutumés de pleyer , & je suis tres-persuadé que si pareille chose lui arrivoit aujourd'hui , on ne lui en donneroit pas une si prompte satisfaction. L'esperance qu'on auroit d'être soutenu par vos Ennemis feroit qu'on ne se mettroit pas en peine d'être injuste , & V. M. seroit obligée de poursuivre par la force de ses armes ce qui ne lui couta en ce tems-là que la menace d'y avoir recours , si on ne lui rendoit justice ; je veux parler de ce qui arriva à vôtre Ambassadeur à Rome envers qui les Corses de la garde du Pape manquerent si fort de respect , que pour vanger quelques-uns de leurs camarades qui avoient été mal traités par ses gens , ils le furent insulter jusques dans son Palais. La Duchesse de Crequi sa femme essuya aussi leur violence : comme elle revenoit de la ville , ils tirerent sur elle comme ils avoient fait sur son mari , dont elle eut un Page tué & quelques autres Domestiques de blessés. Enfin ce desordre alla si loin qu'ils furent obligés tous deux de se retirer à S. Quirico , dont V. M. ayant avis elle en porta ses plaintes au Pape , qui animé par quelques Cardinaux

E 4

qui

qui ne vous étoient pas affectionnés sembloit approuver le procédé des Corfes. Mais vous vous tintes fermes dans la reputation que vous pretendiez de cet affront, & comme l'ambition n'avoit nulle part dans vôtre querelle, la qualité de vôtre partie ne vous empêcha pas d'en vouloir tirer raison; mais elle n'attendit pas que vous la pouffassiez à bout pour vous faire justice; & parce que vous ne demandiez rien que de juste, elle convint que les Corfes, qui avoient coûtume de servir de garde au Pape, seroient non seulement cassés, mais qu'il seroit encore dressé une Colonne où il seroit fait mention en lettres d'or de la satisfaction qu'on vous donnoit. Sa Sainteté convint aussi que le Cardinal Chigi viendroit en France pour vous prier d'agréer cette réparation & d'oublier ce qui s'étoit passé.

Voilà un effet de ce que je viens de dire; & je me trompe fort, comme j'ai remarqué ci-dessus, si, les choses venant à se passer aujourd'hui de la même maniere, vous en aviez la même satisfaction. J'en ai remarqué les raisons à V. M. à quoi j'ajouterai seulement que la reputation d'un Prince lui est tout aussi nécessaire à l'égard de ses Sujets qu'à l'égard de ses voisins. Car si sa puissance n'est fondée que sur l'injustice & sur la force, ils le craindront, mais ne l'aimeront jamais. Or la crainte sans l'amour ne doit pas faire ses desirs, puisque l'un sans l'autre est capable de produire plus de mal que de bien; une
craint-

crainte de cette nature ne subsiste qu'autant de tems qu'on le voit en état de faire tout pleyer sous ses volontés; mais dès que la fortune change, le mepris y succede bien-tôt; tout au contraire l'amour ne change point: quoi que la fortune soit changée; & plus un Prince est malheureux plus on fait d'efforts pour lui rendre la prosperité qu'il a perduë.

Vôtre Majesté qui soutenoit si glorieusement ses interêts dans les pais étrangers fit une chose sur sa frontiere qui lui fut extrêmement utile, elle acheta des Anglois la Ville de Dunkerque, & moyennant deux millions deux cent mille livres qu'elle leur donna, il mit son Royaume en seuté.

Le traité que V. M. avoit fait avec le Duc de Lorraine fut si peu agreable à son neveu, qu'il quitta un ballet où il dançoit avec V. M. pour sortir du Royaume; il s'en fut à Rome où il croyoit que le Pape se voudroit charger de ses interêts; mais s'en étant excusé, il passa à Vienne où l'Empereur lui donna retraite. Vous ne vous en mites pas autrement en peine, parce que vous crûtes n'avoir que faire de lui pour établir vôtre droit. Cependant il paroissoit que sa presence étoit nécessaire à ce traité, puisqu'il y étoit porté en termes exprés qu'il le ratifieroit lui & tous les Princes de sa maison. Vous ne laissâtes pas d'aller au Parlement pour le faire enregistrer; mais comme vous craigniez qu'il n'y eut de l'opposition à cause qu'il y avoit une clause

par laquelle vous les deviez tous faire reconnoître pour Princes du sang, & habiles à succéder à la Couronne, en cas que la Maison de Bourbon vint à manquer, vous y futes avec vôtre Regiment des Gardes qui étoit de trois mille hommes.

Le respect qu'on eut pour vôtre présence fit qu'on ne vous dit pas que ce traité avoit besoin d'autres solemnités pour le rendre bon; car ce n'étoit pas au Parlement à l'examiner, mais aux Etats de vôtre Royaume, à qui il appartiendroit de se choisir un maître s'il n'en avoit point, & c'est de cette clause dont j'ai voulu parler tantôt quand j'ai dit qu'elle mettoit un obstacle invincible à vos desseins; car outre cette difficulté il y en avoit une infinité d'autres entre lesquelles les plus considérables devoient venir de la part des autres Princes étrangers établis dans vôtre Royaume à qui cela faisoit tort, sur tout à la Maison de Longueville qui pretend que les Etats ont déjà réglé que pour recompense des services que le Comte de Dunois rendit autrefois à la Couronne, c'est à elle qu'elle appartient, si elle venoit à vaquer. Les Ducs & Pairs qui ne veulent point ceder à pas un de ces Princes étoient encore un grand obstacle à cette affaire, néanmoins V. M. se flattant de venir à bout de tout par sa puissance, pressa le Duc de Lorraine de lui remettre suivant ce traité la Ville de Marsal entre les mains; & sur ce qu'il varioit dans la résolution qu'il de-

devoit prendre, elle le menaca de l'y obliger par la force de ses armes. Il étoit toujours néanmoins irresolu nonobstant toutes ces menaces, ce qui vous obligea de partir, suivi d'un si grand nombre de Noblesse, que l'on n'en avoit jamais veu tant à la fois; mais vous aviez trouvé le secret de vous faire rendre ce qui vous étoit dû par les graces que vous dispensiez à propos, & qui attiroient à vous une infinité de Gentilshommes, qui du tems de vôtre minorité n'avoient pas voulu prendre la peine de sortir de leur maison. Ainsi vôtre Cour étoit plus brillante qu'elle n'avoit jamais été, & principalement depuis que vous aviez fait un grand nombre de cordons bleus, qui ne sont pas d'un petit ornement auprès de vôtre personne.

Vous fites aussi bientôt après un grand nombre de Ducs & Pairs, en quoi il y eut bien de la politique, car la plupart des grands qui se laissent toucher de cette dignité, s'attachent fortement auprès de vous, pour éviter une pareille recompense.

Le Prince de Condé, qui en revenant avoit cru vous trouver comme du tems du Cardinal Mazarin, étoit dans la dernière surprise de vous voir si different de ce qu'il pensoit. Il étoit si petit auprès de vous qu'on ne pouvoit presque croire en le voyant que ce fut là ce fameux Rebelle qui avoit tant fait parler de lui. Mais vous preniez plaisir à le mortifier dans ces commencemens, afin qu'il perdit

les mechantes habitudes qu'il avoit voulu prendre de faire le maître.

Si vous le faisiez ainsi trembler il n'est pas nécessaire de dire que les autres à son exemple ne s'éloignoient pas du devoir à quoi leur naissance les obligeoit. Tout étoit devant vous dans un respect qui faisoit briller la Royauté, & qui en donnoit une autre idée que du tems dont il vient d'être parlé. Enfin l'envie qu'on avoit de vous plaire fit qu'on s'attacha aux choses qu'on méprisoit davantage auparavant; tout ce qu'il y avoit de jeunes gens de bonne maison entrèrent, ou dans votre compagnie des Mousquetaires que vous aviez remise sur pied, ou dans votre Regiment des Gardes; & comme vous avez un penchant pour la guerre, dont vos plus grands Ennemis ne sçauroient disconvenir, vous fites une partie de votre occupation de bien discipliner cette Compagnie; de sorte que s'il m'est permis de me servir d'une comparaison où l'on peut trouver à redire, à cause que c'est bien abaisser l'homme que de le comparer au cheval, je dirai que jamais genet d'Espagne ne fit mieux le manege sous un bon écuyer, que cette compagnie fit tout ce que V. M. lui commandoit.

Je dirai encore là-dessus une chose qu'on a pû remarquer aussibien que moi, & par où l'on peut juger de ce qu'un homme sera capable un jour, parce qu'on lui voit faire dans sa jeunesse. Car que nous signifioit des sept ou huit

huit heures entieres que V. M. demouroit dans la Cour du Louvre au tour de cette Compagnie, pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver, sinon l'application qu'elle auroit à son devoir, & qu'elle mépriseroit le chaud & le froid quand il s'agiroit d'acquérir de la gloire.

On ne peut pas dire cependant que fut une inclination dominante qui porta V. M. à ces sortes de choses, puis qu'elle remplissoit également tous les devoirs de la royauté. J'ai dit cy-dessus que vous vous étiez fait donner les memoires du Cardinal de Richelieu. Or l'estime que vous aviez conceüe pour la memoire de ce grand homme, soutenue d'une pieté sans fard & sans ostentation, vous fit poursuivre les desseins qu'il avoit commencés si heureusement d'exterminer les Heritiques de votre Royaume. Mais comme V. M. sçait qu'il n'est pas permis sans s'exposer à d'étranges inconveniens de passer d'une extrémité à l'autre, vous preparates la matiere peu à peu; de sorte que vous l'avez mise en état de meurir après un travail de plus de vingt années.

La presence de V. M. fixa les irresolutions du Duc de Lorraine, & étant convenu des conditions sous lesquelles il vous rendroit la Ville de Marsal, V. M. revint de Mets à Paris en si peu de tems, que la poste ne pouvoit pas faire à beaucoup près la diligence que vous fites. Mais vous aviez ordonné qu'on mit des relais sur le chemin, & comme c'étoit des meilleurs coureurs de votre écurie, vous futes

servi à votre gré. Cependant chacun se donna la liberté d'examiner pourquoi V. M. se presoit tant, & y en ayant toujours quelqu'un qui donne au but, ce que vous vouliez tenir caché se rependit aussitôt par toute la Ville. Cela doit apprendre à tous les Princes de ne jamais rien entreprendre qu'ils ne vueillent bien que l'on sçache; car il ne sauroient avec tout leur pouvoir ôter la curiosité à une infinité de gens qui se donnent la gêne pour pénétrer leurs actions.

Votre Majesté étant contente de mes services, je pris la liberté de lui représenter que de tout ce que le Cardinal de Richelieu avoit entrepris pour la gloire du Royaume, il n'y avoit rien de plus important que la navigation & le commerce; mais que l'un & l'autre ne pouvant s'entreprendre sans se rendre fort sur Mer, c'étoit à V. M. à y travailler. Elle m'en commit le soin aussi bien que de ses bâtiments où il y avoit de grands desordres, & je tachai de m'aquitter de l'un & de l'autre du mieux qu'il me fut possible. Cependant V. M. ayant jugé à propos de faire une entreprise du côté de Gigerd, dont le succès promettoit un grand avantage pour le commerce du Levant, & pour la reputation de V. M. en ce pais-là, vous fites filer des troupes en Province, où il y avoit des vaisseaux tout prêts pour les recevoir. Elles firent leur trajet heureusement & débarquerent de même sans presque aucune opposition de la part des Barbares.

bares. Mais les chefs sur qui vous vous en reposiez ayant mal pris leurs mesures, cette affaire échoua, quoi que bien conceue & encore mieux digérée. Mais il ne suffit pas que ce qui est arrêté au Conseil soit dans les formes, & sans qu'on y puisse trouver à redire, s'il n'est executé de même. Ainsi un Prince ne sçauroit trop s'appliquer à faire un bon choix, puisque sa reputation & le bien de ses affaires depend de là uniquement, sur tout quand les entreprises se font si loin de sa veue qu'il est hors d'état de pouvoir remédier aux fautes qui s'y font.

On m'a voulu faire accroire que Mr. le Tellier, qui n'étoit pas trop aise que V. M. me donnât tant d'accès auprès de sa personne, & sur qui elle se reposoit des affaires de la guerre, auroit pû lui nommer des chefs plus expérimentés, entre les mains de qui la chose eut été en plus grande seurcté. Mais je n'ai écouté ces rapports que pour lui rendre plus de justice; de sorte que j'aime mieux attribuer ce qui arriva à une certaine destinée, qui fait quelquefois que ce qui paroît le plus seur est ce qui réüssit le moins, que de faire tort ainsi à sa reputation. Pour surcroit de malheur le vaisseau, sur lequel la tête du Regiment de Picardie s'étoit embarquée, s'entrouvrit; ce qui causa un grand chagrin à V. M. Mes Ennemis qui étoient en grand nombre, ce qui étoit impossible autrement, après ce que j'ai dit ci-dessus, m'en voulurent
im-

imputer la faute, prétendant que puisque c'étoit moi qui avoit soin de la Marine, je devois prendre garde si le vaisseau étoit bon; mais il avoit été visité avant que de le mettre en Mer, & comme c'étoit par des gens expérimentés en cette matiere, V. M. qui rend justice à tout le monde, ne m'en fit pas plus mauvaise mine. La faute vint de ce qu'il y avoit long-tems que ce vaisseau n'avoit servi, ce qui les use plus sans qu'il y paroisse que s'ils étoient toujours en mer.

Cette mechante nouvelle qui avoit été précédée d'une autre plus agreable, ne fit pas toute l'impression qu'elle auroit faite dans un autre tems, sur l'esprit de V. M. En effet elle eut de quoi s'en consoler par la gloire que ses armes avoient acquises en Hongrie, où sans elles l'Empereur qui avoit déjà reçu quelque échec auroit été deffait entierement; car l'aîle droite de son armée qui avoit été battuë par les Turcs, leur faisoit esperer une victoire, entiere quand la valeur de vos troupes qui étoient à l'aîle gauche leur fit voir qu'ils étoient encore bien loin de leur compte. Elles passerent sur le ventre à tout ce qu'on leur opposoit, & ayant retabli le combat par leur fermeté, elles acheverent de vaincre par des actions si plaines de viguer, que l'Empereur au lieu de leur en témoigner sa reconnoissance, ne put s'empêcher d'en concevoir de la jalousie. Elle fut même si grande, que sans songer à profiter de cette victoire qui
avoit.

avoit jetté la consternation parmi les Ennemis, il fit une Paix précipitée, comme s'il eut eu peur que vos troupes fussent capables de lui enlever sa Couronne.

Ces deux événemens mêlez ainsi de bonne & de méchante fortune, empêcherent que V. M. ne montât encore à ce haut degré de gloire où on la voit aujourd'hui. Cependant l'ordre qu'elle apportoit de toutes façons dans son Royaume, où tout se ressentoit encore des abus qui s'y étoient glissés du tems du Cardinal Mazarin, servoit tous les jours de preuve à ceux qui y vouloient bien prendre garde, que vous étiez déjà un grand Roi. Vous reformâtes l'Ordre de S. Michel, qui avant celui du S. Esprit étoit la récompense dont les Rois vos Predecesseurs honoroient les personnes les plus puissantes de leur Etat; mais qui s'étoit tellement avili depuis l'institution de l'autre, que toutes sortes de gens y étoient reçus indifferemment. Enfin il en alloit être de même à cet égard, comme de l'Ordre de l'Etoile, qui étoit tombé en si grand mépris, quoi qu'il eut été autrefois tout éclatant, qu'un de vos predecesseurs pour l'avilir encore davantage l'avoit donné aux Archers du Guet. Mais V. M. jugea prudemment qu'elle devoit arrêter le cours de ce desordre, sur tout parce que l'Ordre de Saint Michel est joint à celui du Saint Esprit, & que les Chevaliers de ce dernier Ordre n'y pouvoient être reçus qu'ils

138 *Testament Politique*
qu'ils n'eussent pris l'autre auparavant.

Cependant je dois dire, pour ne rien déguiser à V. M. qu'elle ne le purgea pas si bien des parties honteuses qui y étoient entrées qu'il n'y en resta encore quelque-une. Car c'est un malheur qui est inévitable à tous les Princes, que quand ils se reposent de quelque chose sur d'autres que sur eux, ce seroit une merveille si la faveur où les brigues ne l'emportoient souvent sur la justice. Il est donc absolument nécessaire, s'ils veulent que les choses se passent comme ils les ont digérées, qu'ils soient les surveillans de ceux qu'ils proposent pour faire exécuter leurs volontés. Car s'ils s'en rapportent entièrement à leur bonne foi, c'est le moyen de n'en faire faire que la moitié.

Elle établit aussi une Compagnie pour le Commerce des Indes, qu'elle jugea utile pour le bien de son Etat. En effet un Royaume ne sauroit être florissant tant qu'il est obligé de passer par les mains d'autrui, & il falloit tâcher de le passer des Anglois & des Hollandois, à qui les Rois vos prédécesseurs avoient laissé faire le commerce à leur préjudice. Cet établissement déplut fort à ces deux Nations qui avoient même voulu se l'ôter l'une à l'autre, tant elles en étoient jalouses. Il y avoit déjà quelque tems que cela les tenoit en froideur, car il n'y a rien qui soit plus capable de le brouiller que l'intérêt. Ce-
pen-

de Mr. Colbert. Chap. III. 139
pendant après quelques éclairs qui avoient paru, & qui étoient autant d'avant-coureurs du tonnerre qui devoit bien-tôt gronder, elles rompirent ensemble & en vinrent à une guerre ouverte.

Vôtre Majesté leur offrit sa médiation pour empêcher que les choses n'allassent plus avant. Mais les Anglois qui se pretendoient Rois de la Mer voulant imposer des conditions aux autres se tinrent si roides sur leurs pretentions que V. M. se crut obligée de prendre le parti de ses anciens amis contre les anciens ennemis de sa Couronne. Elle arma par Mer en faveur des Hollandois, pendant qu'elle équipa encore une autre Flotte qu'elle destinoit contre les Algeriens. Le Duc de Beaufort qui la commandoit, & à qui V. M. envoya ses ordres les combattit si heureusement par deux différens fois, à trois mois l'une de l'autre, qu'il prit plusieurs de leurs Vaisseaux, entre lesquels étoit l'Admiral. Cet avantage fit un bon effet pour V. M. dans ce pais-là, où ces Barbares tâchoient d'obscurcir la gloire de son nom, par le malheur qui lui étoit arrivé à Gigeri. Cependant ce qui vous rendit encore plus redoutable c'est que vous mites de nouveaux Vaisseaux sur l'Océan & sur la Méditerranée, ce qui fit juger à toute l'Europe qu'avant qu'il fut peu, vous vous trouveriez non seulement en état de disputer l'Empire de la Mer aux Anglois, mais encore à quelque autre Nation qui

qui se voudroient presenter. En effet outre ce secours qui augmentoit vôtre Flotte considerablement, vous aviez des atteliers pleins de materiaux & d'ouvriers, vous ne manquez pas d'ailleurs de matelots & de pilotes, d'où l'on jugeoit que vôtre intention étoit de disputer cet empire qui n'appartient qu'au plus fort.

Je ne pretens point m'attribuer aucune gloire par là, quoi que j'y aye travaillé tout de mon mieux; Je dois, pour convenir de la verité, avouer que ce dessein n'est pas de moi, & que je ne faisois que fournir la carrière dans laquelle le Cardinal de Richelieu étoit entré le premier, je sçais que c'est lui qui avoit mis en tête au feu Roi vôtre Pere d'augmenter sa puissance sur cet élément, ou pour mieux dire de l'y faire connoître, puisqu'avant lui tous les Rois vos predecesseurs & même Henri IV. n'y avoit pas un seul Vaisseau; mais ce projet ne s'étoit executé que foiblement sous le Ministère de ce grand homme, de sorte qu'on peut dire que la gloire en étoit réservé à V. M.

Elle fit deux choses en ce tems là qui lui étoient extrêmement utiles, & que le feu Roi vôtre Pere avoit entrepris vainement. Elle reduisit les gens de qualité & les gens de robe à une obeissance parfaite, & elle fit l'un sous pretexte de la Justice & l'autre avec beaucoup de hauteur. La plupart des Gentilshommes avoient empiété par la licence du tems beaucoup

coup d'autorité dans les Provinces où ils s'étoient érigés en petits Tyrans; de sorte qu'ils faisoient tout trembler sous eux. Les Juges des lieux, qui sont obligés par le devoir de leurs charges de s'opposer à ces nouveautés, ne l'avoient osé faire dans un tems où ils craignoient d'en avoir le dementi; d'ailleurs ils étoient retenus la plupart par des considerations assez ordinaires aux gens qui preferent leurs interêts particulieres au bien public. Ils avoient peur de se brouiller avec ces Rois du pais, de sorte qu'ils ne se remuoient non plus que si tout ce qui se passoit leur dût être indifferant. Or V. M. qui étoit obligée de reprimer ces desordres, parce qu'il n'y avoit que vous en premier lieu qui dussiez faire ainsi le maître, & qu'outre cela vous étiez obligé de proteger vos Sujets & les mettre à l'abri de ces violences, V. M. dis-je, ne pouvant souffrir davantage une chose si prejudiciable à son autorité, & si contraire au repos de ses Peuples, établit les grand jours, c'est à dire un certain nombre de gens de justice qui s'en furent dans les Provinces où ils informerent contre ceux qui se trouverent coupables de vexation. Il y en eut plusieurs qui furent arrêtés, d'autres s'enfuirent, & tous ayant été punis, ou par la demolition de leurs Chateaux, ou par la perte de leur tête, vous vous attirates l'amour de vos Peuples, qui par une action si pleine de justice se trouvoient hors d'esclavage.

Voilà

Voilà comment un Roi sage & judicieux sçait faire ses affaires en même tems qu'il fait celle de ses Sujets. Car vous vous gardâtes bien de dire que vous agissiez dans cette occasion autant pour vos interêts que pour les leurs. Il étoit nécessaire au contraire qu'ils crussent que votre unique but étoit de les delivrer d'oppression ; car sans cela, outre que vous n'en eussiez pas eu tant de merite envers eux, il est encore certain que c'étoit le moyen de n'y trouver aucun obstacle de leur part; car si les Gentilshommes leur eussent pû persuader que vous aviez d'autres desseins, il étoit à craindre qu'ils ne s'entre-secourussent les uns les autres, ce qui auroit été capable de donner de la peine à Votre Majesté; aussi toutes les fois qu'un Souverain veut abbattre la Puissance de la Noblesse il doit animer le peuple contre elle, ce qui n'est pas bien difficile, puis que son genie étant d'ordinaire de faire la maîtresse, il ne faut rien pour la lui rendre suspecte. Or cette facilité qui se trouve à la détruire lui doit être un sujet de renoncer à toutes sortes de caballes, principalement quand le peuple s'y trouve mêlé; car elle doit être persuadée que quelque mine qu'il fasse elle n'a point de plus grand ennemi. En effet quoi qu'il l'a respecte en apparence il est dans une perpetuelle jalousie de sa domination, dont il ne cherche qu'à s'affranchir. Cette verité qui est incontestable met donc une opposition toute visible entre leurs interêts. D'où il résulte

sulte que la noblesse n'a aucun avantage à esperer que d'une parfaite union avec son Prince, dont l'interêt se trouvant pareillement à la bien traiter, il doit toujours y avoir une telle harmonie entr'eux, que rien ne soit capable de la troubler. Or cette harmonie ne pouvant être fondée que sur une parfaite obeissance de la part des Sujets, & une juste retribution de la part du maître, c'est à faire leur devoir, afin que celui-ci puisse faire le sien.

L'autre chose que Votre Majesté fit d'utile pour lui & pour ses peuples, fut de reprimer le desordre qui s'étoit introduit dans la venalité des charges de judicature, dont l'excès étoit monté au point que j'ai rapporté ci-devant, & cela étoit cause non-seulement que ceux qui en étoient pourvus s'en faisoient accroire; mais encore que beaucoup se trouvant dans la necessité, à cause de l'interêt qu'il leur falloit payer de l'argent qu'ils avoient emprunté lors qu'ils en avoient fait l'achat, vendoient la justice. Cette affaire étoit néanmoins delicate, parce que quelque reglement que vous pussiez faire ils étoient à proprement parler, juges & parties, puisque c'étoit à eux à enregistrer l'Edit. Or si l'on devoit juger de ce qui se passeroit en cette rencontre par ce qui s'étoit passé autrefois, il n'y avoit point d'apparence du tout que la chose réussit, puisqu'ils'agissoit de leur faire un prejudice considerable à l'égard de leur

fond

fonds, eux pui s'étoient revoltés quelques années auparavant pour un simple retranchement de leurs gages. Mais Vôtre Majesté étant allée au Parlement accompagnée de quatre mille hommes, elle ne lui eut pas plutôt présenté cet Edit qu'il fut non-seulement enregistré, mais qu'on la remercia encore des soins qu'elle prenoit pour corriger les abus qui s'étoient glissés dans son Etat.

Je ne pretens pas insinuer à V. M. que ce remerciement lui fut fait de bonne foi; je crois pour moi qu'il fut un peu forcé, & que les quatre mille hommes que vous aviez menés avec vous y contribuèrent plus que l'estime qu'ils devoient avoir en depit d'eux de vôtre bon gouvernement. Mais quoi qu'il en soit cela doit servir d'avertissement à tous les Princes qu'il y a des tems propres pour faire executer leurs volontés, & d'autres qui sont extrêmement dangereux. C'est donc à eux de mesurer leurs entreprises selon leurs forces, car il ne suffit pas qu'ils soient nés Souverains pour pouvoir commander absolument, ils sont sujets tous les premiers aux vicissitudes des tems, & la fortune n'a pas moins de pouvoir sur eux que sur le moindre de leurs peuples. Il faut même qu'ils soient plus prudents, parce que la faute d'un particulier ne peut porter tout au plus prejudice qu'à lui & à sa famille; au lieu que celle d'un Prince interesse son Etat, & a souvent des suites si considerables qu'on n'y sauroit remedier.

Les

Les Jansenistes tacherent encore en ce tems-là d'exciter quelques troubles dans l'Eglise, ce qui obligea le Pape de condamner leur doctrine tout de nouveau. V. M. suivit son exemple, & se montra d'autant plus circonspecte dans cette affaire, qu'elle voyoit que les suites en étoient de consequence. En effet quelques personnes des plus qualifiées de vôtre Cour s'y étoient laissés seduire, aussi bien que quelques Communautés de Religieuses, dont l'entêtement fut si grand, qu'il fallut employer toute vôtre autorité Royale pour les remettre dans le bon chemin. Elles souffrirent même qu'on leur fit mille violences avant que de se resoudre à la reconnoître, tant il est vrai qu'on est peu traitable en matiere de Religion, & qu'il n'y a rien de plus dangereux que les brigues qui se font sous pretexte de dévotion.

Vôtre Clergé s'assembla à Ponthoise sous vôtre autorité, tant pour remedier à cet abus que pour prendre des resolutions necessaires sur d'autres affaires importantes qui se presentoient. Il fut extrêmement édifié de la pieté avec laquelle vous entrates dans ses interêts, & cela servit encore à vous attirer l'estime de vos Peuples, parce qu'il n'y a rien qui en donne davantage, que quand on voit qu'un Prince rend à Dieu ce qui lui est dû.

Mille choses contribuerent encore à rendre son nom celebre chez eux, & chez les étrangers. Un seul de vos Vaisseaux combat-

G

145

tit avec tant de valeur contre trente trois Galeres Turques, qu'elles se retirèrent sans avoir pû l'obliger à se rendre. D'un autre côté le secours que vous envoyâtes aux Hollandois, contre l'Evêque de Munster qui les avoit attaqués, leur empêcha de recevoir quelque affront; car quoi que leur Etat soit beaucoup plus puissant que le sien, comme depuis la paix qu'ils avoient fait avec les Espagnols, ils avoient eu plus de soin de leur commerce que d'entretenir la reputation qu'ils s'étoient acquise par les armes, ils se trouvoient dans un si pitoyable état, qu'ils étoient tout differens de ce qu'ils avoient été. Aussi l'on se trompe fort si l'on croit que la force consiste seulement dans la richesse, elle est nécessaire à la verité pour rendre un Etat puissant, mais les gens de guerre y sont encore plus utiles, puisqu'on ne s'en sauroit passer. Il faut donc en avoir toujours suffisamment pour defendre ses frontieres, & même pour se faire craindre à ses voisins. Car s'ils vous voyent si foibles qu'ils croient vous pouvoir attaquer impunement, c'est en vain que vous vous reposez sur la bonne foi & sur celles des traités: il faut pour entretenir l'un & l'autre être en état de donner du respect. Je suis même persuadé que plus un Etat est riche & florissant, plus est-il obligé de veiller à sa seureté, car il est impossible qu'il n'ait un nombre infini d'envieux, & que parmi eux il nes'en trouve quelqu'un qui ne tâche de lui voler ses richesses

Ce

Ce fut en ce tems-là que V. M. commença à faire travailler sous elle le Marquis de Louvois, à qui elle avoit accordé la survivance de la charge de son Pere. Mais il étoit si dur & si peu porté au travail, que Mr. le Tellier vous pria de ne pas vous donner de peine davantage pour un Sujet si ingrat. Car il ne croyoit pas qu'il pût jamais réussir, & comme d'ailleurs il aimoit ses plaisirs, il le regardoit comme un homme bien plus coupable de manger ce qu'il avoit amassé, que d'y joindre quelque chose par son travail. Mais V. M. qui avoit mille bontés pour sa famille, lui dit de se donner patience, & que ce qui ne se faisoit pas en un jour se faisoit quelquefois en deux; qu'elle ne desesperoit pas comme lui de rien faire de son fils; qu'il falloit avoir de l'indulgence pour la jeunesse, & la ramener plutôt par la douceur que par les menaces.

Vôtre Majesté se donna donc la patience de le dresser; & comme il ne faut pas disconvenir que nonobstant ce que j'ai remarqué ci-devant, & ce que je remarquerai encore dans la suite, il n'ait eu mille bonnes qualités, cela doit nous apprendre qu'il faut donner le tems aux hommes comme aux fruits de se meurir, parce que qui pretend outre les choses les fait avorter plutôt qu'il ne retire de la satisfaction. En effet il y a de certains esprits tardifs à qui ce seroit renverser la cervelle que d'entreprendre avant le tems de leur faire rien comprendre: il faut que cela vienne petit à

G 2

pe-

petit & sans leur faire la moindre violence. D'ailleurs il ne faut pas croire qu'un homme soit fait d'abord pour les affaires, sur tout une jeunesse qui s'effarouche du travail, & qui n'a que son plaisir en recommandation : le gout ne lui en vient que quand le jugement se forme, & c'est alors qu'il s'y accoutume insensiblement, & qu'en suite elles ne lui coutent plus rien ; car ce sont les affaires qui font les hommes, ce qui fait dire communément qu'en forgeant l'on devint forgeron.

Quoi que le Marquis de Louvois aimât d'abord si peu le travail, il ne laissa pas d'avoir les mêmes défauts que ceux qui s'enorgueillissent de leurs services. Il devint jaloux de tous ceux à qui V. M. faisoit l'honneur de remeigner quelque bonne volonté, & de moi sur tout, qui avois celui d'entretenir souvent V. M. à cause de mon emploi de Finances & de ma charge de Surintendant des Batimens ; car V. M. qui est grande en tout, faisoit bâtir à Versailles & au Louvre, dont il falloit que je lui rendisse compte toutes les semaines, & bien souvent tous les jours, à cause qu'elle changeoit de moment à autre quelque chose à ses desseins, & que c'étoit à moi à les faire executer.

Or comme son emploi n'avoit pas les mêmes agrémens dans un tems de Paix, & qu'il n'y avoit que la Guerre qui les lui pût procurer, il fit ce qu'il put par le conseil de son Pere pour y porter V. M. Il se servit pour cela

de la mort du Roi d'Espagne qui arriva justement sur ces entrefaites ; lui faisant entendre que quelques Provinces du Pais-Bas étoient devolues à la Reine vôtre Epouse, suivant la coûtume des lieux qui la rendoient heritiere de Dom Balthasar son frere, au prejudice de Sa Majesté Catholique qui avoit succedé à son Pere.

Ce fut ainsi qu'il dora la pillule à V. M. qu'il sçavoit bien qu'elle n'avalleroit pas à moins que d'en cacher le poison à l'ombre de la justice. Ainsi il n'eut garde de vous en parler comme d'une dependance de la succession du Roi vôtre beaupere, à laquelle vous aviez renoncé si solennellement par le traité des Pyrennées. Il falloit la déguiser sous le nom du Prince Balthasar, & lui faire entendre que cela n'avoit rien de commun avec vôtre renonciation. Cependant l'artifice étoit fort grossier ; car le Prince Balthasar n'avoit rien à la succession de son Pere qu'il ne fut mort, ni la Reine vôtre Epouse à la succession du Prince Balthasar, qui ne pouvoit être qu'imaginaire, puis qu'il étoit mort avant lui. Ainsi la loi qui étoit en faveur des filles au prejudice des enfans d'un second lit, & dont il faisoit parade à V. M. ne lui pouvoit servir aucunement, outre que quand il auroit survécu son Pere, vous aviez renoncé si formellement à tout ce qui vous pouvoit revenir du chef de la Reine vôtre Epouse, que vous n'y pouviez pretendre en aucune façon, à moins

que de vous montrer parjure à toute la terre. Mais cette supposition de la succession de Dom Balthasar, jointe à votre humeur martiale, & au desir d'immortaliser votre nom, vous fit avoir recours à un moyen, qui bien loin d'être blamable est tout-à-fait nécessaire avant que de se porter à faire la Guerre. Vous fites consulter des Avocats sur le droit que vous pouviez avoir à cette succession; mais comme il falloit vous servir du Ministère de quelqu'un vous y employâtes le Marquis de Louvois, qui avoit trop d'interêt à soutenir ce qu'il avoit dit à V. M. pour lui apporter une deliberation qui y fut contraire. Les Avocats même qui étoient gagnés soutinrent par de longs raisonnemens, mais fort peu solides, que la renonciation que V. M. avoit faite étoit nulle absolument, parce qu'elle étoit contraire aux constitutions de son Royaume, qui veulent que le Roi se puisse toujours relever de ce qu'il fait, comme s'il étoit en pleine Minorité. Ils insistoient sur tout sur le prétendu prejudice qu'ils supposoient que vous aviez fait à Monsieur le Dauphin votre fils, par cette renonciation, & après être étendus sur ce que les Loix Divines & Humaines ne permettent pas à un Pere de disposer ainsi à leur fantaisie de la succession de leur fils, ils concluoyent que cette seule circonstance annulloit tout ce que vous aviez fait, & que par consequent vous auriez raison de poursuivre votre droit & le sien par la force de vos armes.

Mais

Mais il y avoit bien des choses à dire à tout cela, & il seroit dangereux de mettre la Couronne sur un pied qu'il n'y eut nulle sûreté à contracter avec elle. Car s'il suffisoit de dire que vous êtes toujours Mineur, qu'elle foi prendroit-on dans vos promesses, & si la Guerre étoit une fois allumée; quelle porte trouveroit-on pour en sortir. Je pourrois pousser ce raisonnement si loin, que j'en ferois confusion à ceux qui prétendent établir une si fausse maxime. Mais comme V. M. est trop éclairée pour avoir besoin d'aucun secours dans une affaire si claire & si incontestable, je supprime toutes ces raisons pour vous représenter, que ceux qui font ces sortes de fautes, commettent cependant leur Maître d'une telle façon, qu'ils sont causes qu'on les accuse d'une ambition demesurée. Or cette malheureuse reputation leur fait des Ennemis, & suscite insensiblement toute la terre contre eux. Car il n'y a personne qui se croye à l'abri de leur injustice, & à moins qu'on ne s'assure sur la parole d'un Prince il vaut autant être en Guerre qu'en Paix. Il semble même qu'on soit plus assuré dans l'un que dans l'autre, puisque l'un oblige d'être dans une perpétuelle défiance, & que dans l'autre on demeure dans une espece de perplexité dont on a lieu de tout craindre.

Pendant que tout cela se passoit vous perdités la Reine votre Mere, à qui ç'eut été un grand déplaisir de rester au monde, pour

voir rompre une Paix qu'elle avoit souhaitée si ardemment. Vous obligâtes aussi l'Evêque de Munster à s'accommoder avec les Hollandois, mais vous trouvâtes plus de difficulté à vous faire rendre par le Duc de Lorraine ce qui vous étoit du, quoi qu'il dut être plus flexible que les autres, par toutes les mortifications que vous lui aviez données. Ce Prince dont l'esprit étoit fait d'une manière qu'il étoit incompréhensible à tout le monde, ensuite l'affaire de Marsal étoit venu à Paris où il avoit paru si insensible au mauvais état de ses affaires, qu'il avoit voulu épouser la fille d'un petit Bourgeois qui étoit Domestique de Mademoiselle de Montpensier. Les choses même avoient été si loin que le contrât de mariage en avoit été passé, & il avoit fallu que les parens employassent votre autorité Royale pour l'empêcher de passer outre. Ils y eurent encore recours dans une affaire de même trempe, mais qui lui étoit moins honteuse; parce que du moins la personne qu'il recherchoit étoit fille d'un gentilhomme. Mais V. M. qui vouloit en dépit qu'il en eut l'empêcher de se deshonnorer, fit encore défense à son pere de penser à ce mariage. Enfin ce Prince, voyant que vous vous opposiez à ce qu'il se mariât si honteusement dans vos Etats, fut chercher une maitresse dans les siens, où il épouza la fille du Comte d'Apremont qui n'avoit pas encore treize ans, quoi qu'il en eut plus de soixante.

S'é-

S'étant ainsi contenté du côté de l'amour, il tacha de faire la même chose du côté de l'ambition, qui ne lui permettoit pas de demeurer un moment en repos. Il commença à faire des levées sous prétexte que l'Electeur Palatin avoit fait quelques hostilités sur sa frontière. Mais V. M. ayant appaisé ce desordre par son autorité il ne lui restoit plus de prétexte de demeurer armé, si sa mechante foi ne lui en eut fourni tout autant que V. M. lui apportoit de raisons pour l'obliger à rechercher son amitié préférablement à toutes choses. Votre Envoyé qui étoit auprès de lui l'entretint plusieurs fois là-dessus; & lui fit sentir qu'abusant si souvent de votre patience, il étoit à craindre que vous n'en fissent un châtiment proportionné à sa faute. Mais il sembloit ou qu'il fut devenu insensible, ou qu'il ne se souvint plus de ce qui lui étoit arrivé. Car il ne se pouvoit résoudre de faire ce que V. M. lui demandoit, & pourtant il ne voyoit personne dans l'Europe qui put prendre son parti, ni le sauver du precipice, si V. M. entreprenoit une fois de l'y precipiter.

Dans le tems que cette affaire étoit sur le tapis, le Marquis de Louvois redoubla ses efforts pour vous faire entreprendre la Guerre en Flandres, dont il monroit le succès infaillible, par celle qui s'étoit élevée entre les Anglois & les Hollandois, & à laquelle V. M. avoit pris part, plus par politique que par un dessein formé de secourir vos anciens Alliez.

G 5

Car

Car puisque vous étiez resolu à faire la conquête des Pais-bas , il n'y avoit point d'apparence que cette Alliance put encore subsister longtems , les Hollandois ayant un notable interêt d'empêcher qu'un Roi si Puissant ne devint leur voisin. Aussi ce que vous en aviez fait n'étoit que pour faire en sorte que leur querelle ne finit point, sans que vous fussiez appelé à l'accommodement. Car vous vouliez savoir ce qui se passeroit, afin de ne pas prendre de fausses mesures.

En effet vôtre conduite fut conforme à vos interêts , & le secours que vous leur donnâtes ne fut ni proportionné à vos forces, ni aux assurances que vous leur aviez données, que vous feriez tous vos efforts pour leur faire remporter la victoire sur leurs Ennemis. Elle ne laissa pas néanmoins de déclarer pout eux ; Mais le grand armement que vous faisiez commençant à leur devenir suspect, ils songerent plutôt à faire la paix qu'à profiter de l'avantage qu'ils avoient eu , & dont ils pouvoient tirer beaucoup de fruit, parce que les Anglois éprouverent encore une autre disgrâce qui n'étoit pas moindre que celle-là. Le feu consuma les trois quarts de la Ville de Londres ; & dans la consternation où cela jetta ses habitans, il ne tint qu'à eux de faire leurs affaires. Vous fites les vôtres cependant, vous chassâtes les Anglois de l'Isle de S. Christophe, après leur avoir pris le Fort qu'ils y avoient élevé, & ayant resolu de ne pas diffé-

de Mr. Colbert. Chap. III. 155
rer davantage la Guerre de Flandres, vous resolutes de vous y rendre à la tête d'une belle armée.

Les Espagnols en furent effrayés, & non pas sans sujets; car V. M. avoit pris soin depuis la paix des Pirennées de rendre ses troupes presque aussi aguerries que si elles eussent été continuellement dans l'occasion. Elle leur avoit fait faire de frequentes reveues, & elle en avoit aussi purgé toutes les parties honteuses, en ôtant de sa Maison quantité de gens qui n'y étoient que pour s'exempter de la Taille, & qui n'étoient nullement propres pour le métier. Cette reforme s'étoit même étendue jusques aux Officiers, parmi lesquels il y en avoit un grand nombre sans service, & plus propres à la Cour qu'à se trouver en présence de l'ennemi.

Le Vicomte de Turenne commandoit cette Armée sous V. M. & la confiance que vous aviez en lui vous le fit choisir preferablement aux autres, pour vous apprendre le métier de la Guerre, dans lequel vous le regardiez déjà comme le plus expérimenté de vôtre Royaume. Aussi, tant pour récompenser ses services, que pour montrer à tout le monde que vous faisiez le cas que vous deviez de sa vertu, vous l'aviez déclaré Maréchal de Camp General de vos Armées, un peu avant la Paix d'entre les deux Couronnes; qualité qui le mettoit au dessus des Maréchaux de France, & qui faisoit revivre en quelque façon la charge de

Connétable, qui avoit été supprimée après la mort du Duc de Lediguieres, qui en avoit été pourvu le dernier.

La confiance que V. M. avoit en ce Grand Homme déplût au Marquis de Louvois, dont l'ambition mal réglée vouloit déjà que vous ne consultassiez que lui sur toutes choses. Mais il eut à avaller quantité de chagrins.

Vôtre Majesté demouroit des demie journées entieres enfermée avec lui, pendant qu'il attendoit dans votre Antichambre que vous le voulussiez introduire où vous étiez. Cela donna naissance à la haine qu'il a toujours eue pour lui, & qui a été tres souvent préjudiciable à V. M. comme je le lui ferai voir dans la suite de ce discours; sur quoi elle me permettra de faire une reflexion qu'elle trouvera peut-être juste, qui est, qu'il n'y a rien de si dangereux que de donner trop de credit à des esprits tout bouffis de gloire. La raison est qu'ils envient aux autres l'avantage qui leur doit revenir de leurs bons conseils. Si bien qu'ils enveniment tout ce qui ne procede pas de leurs sens; jusques à empêcher plutôt que les affaires réussissent que de souffrir qu'on en attribue la gloire à un autre. Ainsi un Prince ne sauroit être trop réservé sur le choix d'un Ministre, & quand il lui trouveroit toutes les qualités requises pour un si grand emploi, s'il n'avoit pas celle de preferer l'interêt public au sien propre, ce seroit en vain qu'il prétendrait en faire quelque chose de bon. Il faut
pour

pour remplir cette place dignement être comme insensible à l'amour & à la haine, & ne se mouvoir en aucune façon que par les intérêts de l'Etat, car si l'on emprunte d'autres ressorts, cela ne peut aller qu'au prejudice du Maître, dont le service ne requiert pas qu'on soit si susceptible de passion.

Les Espagnols à l'approche de V. M. firent sauter les Fortifications qu'ils avoient élevées à une nouvelle Place qu'ils faisoient, & à qui ils avoient donné le nom de Charleroi. Aussi en moins de huit jours ils deffirent ce qu'ils avoient été une année entiere à faire avec une dépense si prodigieuse, qu'on contoit qu'ils y avoient employé plus de trois millions. V. M. qui pretendoit continuer leurs travaux pour se conserver un passage sur la Sambre où cette Place est située, y fit travailler son Armée, en sorte qu'en trois semaines de tems elle la mit en état de de fense. En suite de cela elle tourna d'un autre côté, & emporta d'une rapidité étonnante les Villes d'Ath, Tournay, Douay, & les Forts qui étoient autour de cette dernière Place. Oudenarde & Alost firent aussi joug à vos armes, pendant que le Maréchal d'Aumont s'empara d'Armentieres, Bergues, Furnes, Dixmude & Courtrai. Les Anglois & les Hollandois voyant cela, se preserent de faire la Paix; mais V. M. allant toujours son chemin mit le siege devant l'Isle, où il y avoit quatre mille hommes de troupes réglées, & dix fois autant de Bourgeois qui étoient

étoient capables de porter les armes. Cela fit croire aux Espagnols que V. M. ne viendrait jamais à bout d'une si grande entreprise, & ayant appelé à leur secours le Comte de Marcin qui commandoit leur Armée, il s'approcha de la Ville pour tomber sur vous, quand il vous croiroit assez affoibli pour esperer de vous defaire aisément; mais V. M. après avoir pris la Ville en peu de tems, battit encore Marcin à plate couture; de sorte qu'il fut obligé de se sauver à pied par un marais.

Cette victoire vous promettoit encore de nouveaux avantages, sur tout la saison n'étant pas trop avancée; mais vous fûtes si pressé de vous en revenir, que vous vous contentâtes de ce que vous aviez fait; car il y a des tems que l'on prefere sa satisfaction à son devoir; ce qui néanmoins donne une grande atteinte à la reputation. En effet la moindre foiblesse dans la vie d'un grand homme, est une tâche qui obscurcit l'éclat de ses grandes actions. Mais qui en est exempt dans le monde? sur tout quand elles procedent d'une passion où les Heros ont encore plus de penchant que les autres.

Le succès qu'eut V^{otre} Majesté augmenta encore le credit de v^{otre} Ministre, qui devint si glorieux de sa faveur, qu'il fit tout ce qu'il pût pour me perdre. Mais V^{otre} Majesté me rendit justice, nonobstant tous ses rapports; & en effet elle étoit obligée de me proteger, puisque je m'exposois pour elle à la haine publique.

blique. Je lui avois conseillé quelques années auparavant de supprimer une partie de rentes de l'Hôtel de Ville; dont la creation avoit été faite sur un denier si bas, que qui auroit voulu imputer sur le profit qu'on avoit fait des arrerages, le remboursement du Principal, V. M. en étoit quitte non seulement, mais il lui en étoit encore dû beaucoup de reste. Cependant comme c'eut été reduire au desespoir des gens qui n'avoient pas été bons menagers pour faire un autre fonds à la place de celui que vous pouviez supprimer sans justice; vous trouvâtes bon que j'en fisse seulement la peur, afin de retrancher ces rentes plus aisément, & les reduire à l'avenir sur un pied qui ne vous fût plus tant à charge. Mais comme il est assez ordinaire de s'aveugler sur ses propres interêts, personne n'entendit raison, & je me vis sur le point d'être déchiré par le Peuple. Un jour même que j'étois allé chez Mr. le Chancelier, je fus assiégré dans sa cour par les rentiers, dont il y en eût quelques-uns d'assez insolens pour me faire des menaces. Je feignis d'écouter leurs raisons, pour avoir lieu de leur faire decliner leur nom, & V. M. les ayant fait arrêter, je crus que cela contiendroit les autres dans le devoir. Cependant il s'en presenta toujours quelqu'un qui tâchoit de me faire peur, dont mes Commis étant plus intimidés que moi, ils firent ce qu'ils purent pour me faire abandonner cette affaire.

Le zele que j'avois pour le service de V. M.

ne me permit pas d'écouter leur frayeur qui fut si grande, qu'un d'eux, qui étoit un homme d'un grand travail, mais qui avoit le défaut d'aimer le vin, sans lequel il y en auroit eu peu comme lui, se reveilla en sursaut, croyant que les rentiers le tenoient à la gorge. Les fumées de cette liqueur qui l'offusquoient ne lui permirent pas de voir que sa frayeur ne procedoit que d'un songe, ainsi il mit toute ma maison en rumeur, & reveilla ma femme & mes enfans. Je me revaillai moi-même au bruit qu'il faisoit, & si j'en eusse cru mes domestiques & ma femme même je n'aurois cherché qu'à me sauver. Mais ayant jugé à propos de m'éclaircir auparavant de ce que c'étoit, je reconnus aussi-tôt que ce n'étoit que la vision d'un yvrogne, ce qui retablit le calme dans ma maison. Je l'en chassai dès le lendemain matin, ne pouvant me résoudre à le garder après cette incartade, sur tout après l'avoir averti plusieurs fois, que s'il ne se corrigeoit, je ne le garderois pas davantage. Mais il y a des choses à quoi l'on est si incliné qu'on ne s'en défait jamais comme on veut, principalement quand on lui a donné le tems de passer en habitude. Or celle-là est de ce nombre, & plus un homme vieillit plus il y devient sujet. La raison est que la chaleur naturelle s'affoiblissant en lui, il s' imagine que le vin lui donne des forces, au lieu que l'excez qu'il en prend lui ôte celles qui lui restent. Il n'en est pas de même de la passion pour les fem-

femmes, qui par une raison toute naturelle, ne peut pas être si forte dans un âge avancé, que lors qu'on n'a que vingt-cinq ans. Ainsi de toutes celles qui tourmentent l'homme, je n'en crois point de plus dangereuse que celle-là, outre qu'elle ne convient gueres à de certaines gens qui s'en trouvent tout-à-fait des-honorés. D'où il faut conclure qu'on la doit combattre de toutes ses forces à sa naissance, principalement quand on considère qu'elle rend un homme incapable de tout, si bien qu'on n'y sauroit prendre la moindre confiance.

Vôtre Majesté se doutant bien que tous ses voisins auroient de la jalousie de ses conquêtes, avoit fait une ligue offensive & deffensive avec le Portugal, qui par le secours qu'elle lui avoit donné s'étoit empêché de retomber sous la domination des Espagnols. Ils s'en étoient plaints plusieurs fois pendant la paix, & que V. M. contrevenoit par là à un des articles du Traité des Pirennées, par lequel il étoit porté qu'elle les abandonneroit entièrement. Mais il est inutile bien souvent de stipuler de certaines choses qu'on fait bien qu'on n'exécute pas, & il faut toujours mettre au nombre de celles-là celles qui sont entièrement opposées aux intérêts d'une Couronne. Ainsi quelque alliance que fassent deux Etats voisins, leurs promesses ne subsistent qu'autant que l'intérêt commun s'y trouve. C'est pourquoi il y a peu de fonds à y faire, & c'est se vouloir tromper que de conter là-dessus.

Le Duc de Lorraine qui avoit toujours de méchans desseins contre V. M. se voyoit hors d'état de les executer par la precaution qu'elle avoit prise. Elle lui avoit fait donner en dépit qu'il en eut les troupes qu'il avoit encore sur pied, pour l'assister dans ses conquêtes. Cela ne l'empêcha pas de faire des brigues chez les Espagnols & chez les Hollandois qui étoient jaloux de vôtre prospérité, & qui firent un Traité avec les Rois d'Angleterre & de Suede pour vous faire faire la paix. Il resolut d'y entrer, c'est pourquoi pour être plus en état de se faire craindre, il vous redemanda ses troupes pour venir prendre des quartiers d'hiver chez lui, afin que sous pretexte de deffendre ses Etats qui étoient environnés de deux côtes des Espagnols, il en pût faire ce qu'il voudroit. Mais comme vous étiez aussi fin que lui, vous ne les voulûtes pas laisser sortir de Flandres, ce qui l'obligea de les debaucher.

Vôtre Majesté ne fit pas semblant de rien, parce qu'elle avoit des affaires plus pressantes sur les bras, & se contentant de le faire observer & d'empêcher que ces troupes ne desertassent, elle s'achemina pendant la plus grande rigueur de l'hiver dans la Comté de Bourgogne, dont elle étoit bien seure de la conquête, parce que le Prince de Condé en avoit traité avec le Marquis d'Hiene qui en étoit Gouverneur; mais bien loin que cela soit blâmable, il est de la sagesse & de la prudence d'un Souverain d'épargner le sang de ses sujets, au-
tant

tant qu'il lui est possible; c'est pourquoi quand il ne lui conte que de l'argent pour avoir la clef des Villes, on peut dire qu'il est plus avisé que ceux qui y mettent la vie d'une infinité d'hommes, laquelle encore bien souvent ne sert qu'à leur faire recevoir un plus grand affront. Car quelques forces que l'on ait le succès ne répond pas toujours à ses esperances. D'eù il faut conclure avec encore plus de certitude, que quand on peut trouver un moyen seur pour venir à bout de son entreprise, il ne le faut jamais manquer. J'en excepte néanmoins le poison, & l'assassinat; deux choses qui sont si basses & si éloignées des sentimens que doit avoir un Prince, qu'il n'y doit jamais recourir à moins que de vouloir se deshonorer.

La guerre que vous aviez à soutenir ne vous empêcha pas de continuer l'application que vous aviez à faire rendre la justice à vos sujets. Vous obligâtes vos Parlemens à suivre le Code civil & criminel, à quoi vous aviez fait travailler avant vôtre depart pour la Flandres, & qui devoit bien abreger les procès. Quelques Juges qui n'y trouvoient pas leur compte, & qui crurent qu'il en seroit de cela comme de certaines peines comminatoires, dont on se relâche souvent sans consequence, se donnerent la licence de le faire executer à leur fantaisie; mais Vôtre Majesté en étant informée, elle les suspendit de leur charge, & donna tant de frayeur aux autres, par
cet-

cette punition qu'ils se montrèrent sages à leurs dépens.

CHAPITRE IV.

Contenant ce qui s'est passé depuis le Traité d'Aix la Chapelle, jusques à la Guerre de Hollande.

Cependant vous jugeates à propos de faire la paix, pour ne vous pas attirer sur les bras toutes les puissances qui portoient envie à votre prospérité; & les Espagnols ayant consenti par le traité qui en fut fait à Aix la Chapelle que vous gardassiez vos Conquêtes, moyennant que vous leur rendissiez la Comté de Boulogne, vous devintes plus puissant en Flandres que vous n'aviez jamais été.

Vous y fites travailler tout en un même tems aux fortifications de tant de Places que ce fut un sujet d'étonnement à tous vos voisins, qui avoient peine à comprendre qu'un Royaume de si petite étendue put suffire à tant de choses à la fois. Car outre ces travaux qui coutoient infiniment, vous ne discontinuiez pas de batir au Louvre & à Versailles; d'ailleurs, vous achetates une si grande quantité de beaux meubles, d'antiques, de pierreries & de tout généralement ce qui marque le plus la sumptuosité d'un Prince, qu'on pouvoit dire que tous vos predecesseurs n'avoient été que

que de petits compagnons en comparaison de vous. Vous fites faire un just'aucorps seul d'un prix inestimable, & qui ne vous servoit que pour recevoir les Ambassadeurs: les diamans qu'il y avoit dessus & à votre chapeau étoient de la valeur de plus de seize millions, & devant que d'arriver à votre Trône qui étoit extrêmement élevé, on passoit par une gallerie si remplie de meubles & de vases d'argent massif de toutes sortes de façons, aussi bien que de Cuivres, qu'on pouvoit croire que vous aviez ramassé tout celui qui se trouve aux Indes pour étaler votre magnificence. La matiere cependant étoit ce qu'il y avoit le moins à considerer, & tous ces ouyrages étoient d'une main si recherchée que la façon en coutoit plus que la matiere.

On s'étonnera peut-être que V. M. suivit en cela une maxime qui étoit si differente de celle du Roi votre Pere, qui se soucioit si peu de ces sortes de choses, que les étrangers qui visitoient les maisons Royales ne pouvoient assez s'étonner qu'un si grand Prince fut si mal en meuble. Mais vous ne le faisiez pas tant par une humeur depensiere que par les consequences qui en resultent. Car il est bon de sçavoir que tout ce qui est grand & magnifique engendre l'admiration dont les Princes ont autant de besoin que de leur puissance. Car il n'y a rien qui leur fasse porter plus de respect, & on ne voit gueres qu'on en manque pour ceux qui savent ainsi se faire estimer.

Vous

Vous donnâtes ordre pareillement que vos tables fussent servies selon qu'il convenoit à un si grand Roi, & quoi que vous y missiez la propriété, la délicatesse & l'abondance, il vous en couta moins qu'il ne faisoit auparavant, parce que vous empêchâtes que ceux qui en avoient soin, ne vous volassent comme ils avoient accoutumé. Enfin vous ouvri-tes les yeux sur les abus qui se faisoient jusques sur vos livrées que vous fîtes changer tous les ans, afin de couper le cours aux rapines de ceux qui les faisoient servir au delà du tems limité, pour en mettre l'argent dans leur poche.

Aussi tous vos Peuples commencerent à avoir tant de respect pour votre regne, qu'il ne fut plus question que V. M. se donna la peine d'aller elle même au Palais pour y faire enregistrer les Edits, elle se contenta de les y envoyer par le premier venu, chose qui aura de quoi étonner la posterité, après ce que j'ai dit ci-devant. Cependant tout cela ne se fit que par votre reputation, & sans que vous fussiez obligé de faire la moindre action de rigueur pour vous faire obeir.

En effet quand on a établi une fois les choses sur un bon pied, elles vont toutes seules après cela, sans qu'en soit presque obligé d'y prendre de peine. Cela nous doit apprendre à tous tant que nous sommes, chacun à son égard, à établir un bon ordre dans nos affaires, sans quoi elles ne sauroient jamais bien aller.

aller. Il faut aussi que ce soit dès le commencement que nous en sommes chargés, car si nous attendons qu'elles aillent mal, il en sera de cela comme de ces batimens negligés qui tombent en ruine, faute d'y avoir mis une pierre dans le tems; on ne peut plus y remédier, si on ne les rebatit tout de neuf, en quoi l'on voit le prejudice qu'en reçoit le maître, & combien lui importe d'être bon menager.

Votre Majesté ayant ainsi fait la paix fit trois Maréchaux de France qui furent le Marquis de Bellefons, de Crequi & d'Humieres. Cependant la Noblesse Françoisé qui se plait au bruit des armes, n'ayant plus de quoi s'occuper sur votre Frontiere, demanda permission à V. M. d'aller au secours de la Ville de Candie que les Turcs assiegeoient depuis long-tems. Vous le lui permites, & lui donnâtes un chef qui fut le Duc de la Feuillade. Mais comme les Venitiens ne s'aidoient pas comme il faut pour en faire lever le siege, bien loin que ce secours leur fut d'aucune utilité, leur general se brouilla avec ce Duc qui avoit un si grand mépris pour lui, qu'il lui rompit plusieurs fois en visiere. Ainsi cette Noblesse étant revenue sans avoir rien operé de considerable, les Turcs qui l'apprehendoient se flatterent de venir bien tôt à bout de leur entreprise.

Le Duc de Navailles ne se rebuta point des degouts que le Duc de la Feuillade donnoit à ceux

ceux qui à son exemple avoient envie d'aller au secours d'une place si importante à la Chrétienté ; & comme V. M. eut été bien-aisé qu'elle eut été secourüe , elle l'y envoya avec quelques troupes réglées , sous l'escorte de son armée navalle , commandée par le Duc de Beaufort. Le Duc de Navailles débarqua ses troupes nonobstant un grand feu de canon , & ayant envoyé reconnoître le camp des Turcs , il n'eut pas plûtôt donné quelques jours de repos à ses gens qu'il fit une sortie sur eux. Elle fut si vigoureuse que tout pleya devant lui ; mais le feu ayant pris à un Magazin des poudres de ces Barbares chacun en fut intimidé comme si c'eut été un fourneau qu'ils eussent fait joïer pour les perdre. Ainsi ayant pleyé à leur tour , les Turcs qui s'apparçurent de cette terreur panique , vinrent à la charge & couperent la tête à quelques-uns. Cela augmenta le desordre de ceux qui restoient , ils se retirerent en confusion , de sorte qu'il y eut quelques gens de distinction de tués, dont apparemment le Marquis de Faber fils unique du Maréchal fut du nombre , puis qu'après le combat il ne revint point avec les autres. Il ne se trouva point pourtant parmi les morts , non plus que le Duc de Beaufort qui avoit eu l'imprudéce de mettre pied à terre , contre le devoir d'un Amiral , qui n'est que de combattre sur Mer sans jamais sortir de son Vaisseau , à moins qu'il ne soit prêt d'être coulé à fond. Quoi qu'il en soit, cette

expedition n'ayant pas eu un plus heureux succès que celle du Duc de la Feuillade , & au contraire les armes de V. M. s'y trouvant interessées en ce qu'elle y avoit des troupes réglées , elle receut mal le Duc de Navailles sur qui ceux qui étoient presents à l'action rejettoient la faute du malheur qui étoit arrivé. Il n'y a point d'apparence pourtant qu'il en fut coupable , puis qu'il est impossible à un General de prévoir un accident comme celui-là , & de rassurer ses troupes contre une terreur panique ; mais comme à la Cour il est difficile de se justifier , sur tout quand on y a un Ministre à dos , & que d'ailleurs on n'est pas agreable aux Dames , il eut ordre de se retirer.

La Place ne tarda gueres à se rendre après cela ; mais il fallut que les Turcs la fissent rebâtir tant elle avoit été maltraitée du canon. On pretend que depuis long-tems on n'a point vû de siege si memorable , ni où il se soit passé des actions plus chaudes & plus vigoureuses. En effet soit pour la longueur ou pour la quantité de gens qui y perirent de part & d'autre , je n'en vois point qui puisse entrer en comparaison avec lui ; car il dura plusieurs années, & les assiegeans y perdirent près de six-vingt mille hommes, & les assiegés près de trente huit mille.

Cependant le secours que V. M. avoit envoyé aux Venitiens ne plaisant point du tout au Grand Seigneur , il vous envoya un

Chiaoux pour s'en expliquer avec vous, & pour renouveler le traité de Commerce qu'il y a toujours eu entre les deux Nations; mais V. M. qui avoit trop de courage pour suivre l'exemple de quelques-uns de ses predecesseurs, qui ont souffert quelquefois que ces Princes leur ayent fait faire des complimens fâcheux, ferma la bouche à ce Chiaoux du moment qu'il voulut parler plus haut qu'il ne devoit.

Nonobstant la Paix que V. M. avoit retable dans l'Europe par le dernier Traité qui avoit été conclu à Aix-la-Chapelle, le Duc de Lorraine armoit toujours, parce qu'il supposoit que les Puissances qui s'étoient déclarées pour lui faire mettre les armes bas, ne souffriroient pas qu'on l'accablât. Ce qui l'excitoit sur tout à remuer, c'est que les Hollandois qui se croyoient Puissans, parce qu'ils étoient extrêmement riches, ne gardoient plus gueres de mesures avec V. M. Van Beuningen lui avoit parlé plusieurs fois de la force des Provinces Unies, lui faisant sentir qu'elles lui tomberoient sur les bras si elle pretendoit troubler le repos de ses voisins. Sa hardiesse avoit été même jusques au point qu'il avoit fait frapper une medaille, qui faisant allusion au miracle que fit Josué quand il arrêta la course du Soleil, devoit toucher V. M. elle qui avoit pris le Soleil pour sa Devise, & qui savoit que ce Ministre s'appelloit Josué. Car on voyoit bien qu'il vouloit dire par là qu'il

avoit

avoit arrêté votre course, par le Traité de Paix qu'il vous avoit obligé de faire, ce qui étoit aussi assez bien designé dans cette medaille où autour de son portrait, il avoit fait mettre ces mots Latins *in conspectu meo stetit Sol*; Le Duc de Lorraine en tiroit une conséquence qui l'animoit contre vous. Votre Majesté qui en étoit bien avertie, lui fit dire qu'il s'y trouveroit trompé s'il n'étoit plus sage, & que s'il l'obligeoit encore une fois à le dépouiller de son País, il n'y rentreroit jamais: qu'elle vouloit à toute force qu'il desarmât, & qu'il n'avoit que six semaines pour s'y résoudre.

Ce compliment fait avec une autorité de maître eut de quoi étonner le Duc. Neanmoins cherchant encore à couvrir sa méchante volonté d'un pretexte specieux, il remontra à V. M. qu'il n'étoit point encore en seureté du côté de l'Electeur Palatin, qui de tems à autre faisoit encore des courses sur sa Frontiere. Tellement que si elle vouloit être obeie, il falloit qu'elle eut la bonté de mettre ordre à cette affaire. Votre Majesté vit bien que ce n'étoit qu'une deffaitte; cependant comme il paroissoit de la justice à ce qu'elle demandoit, V. M. lui envoya un Acte de garantie, & autant à l'Electeur Palatin, par lequel vous leur promettiez à l'un & à l'autre de leur donner du secours, en cas qu'il y en eut un d'eux qui fut assez temeraire pour rompre le Traité qu'ils feroient ensemble. L'Electeur Palatin y aquiesca tout d'un coup, tellement que le pre-

H 2

texte

texte du Duc ne pouvant plus subsister, il fut obligé de vous obéir.

Vôtre Majesté ne voyant plus alors d'apparence de brouillerie de ce côté-là, ne songea plus qu'à se venger des Hollandois, dont elle ne pouvoit digerer les hauteurs. Le Marquis de Louvois qui ne demandoit que la Guerre, l'y excitoit encore en lui représentant l'ingratitude de ces Peuples qui lui avoient tant d'obligation en son particulier, sans conter encore celles dont ils étoient redevables à Louis XIII. & à Henri IV. votre Pere & votre Ayeul, sans le secours de qui ils n'auroient jamais pu faire tête à la Maison d'Autriche; mais s'ils n'avoient eu qu'à faire voir qu'ils n'étoient point ingrats, cela ne leur eut pas été bien difficile; puisque quelque obligation qu'ait un Etat à un autre, cela ne l'oblige point à se mettre lui-même la corde au col. Ainsi ils n'avoient rien fait qu'ils ne dussent faire en bonne politique, quand ils avoient empêché que vous ne conquissiez le reste de la Flandres; mais il n'en étoit pas de même des autres sujets de plainte que vous aviez contr'eux, dont aussi personne ne pouvoit les excuser.

Quoi qu'il en soit V. M. ayant imprimé fortement dans son esprit de les en faire repentir d'abord qu'elle en trouveroit l'occasion, me commanda de remplir ses coffres qui étoient épuisés par la prodigieuse dépense qu'elle faisoit. En effet il n'y avoit plus rien dedans, quoi

quoique ses revenus fussent augmentés considérablement; & qu'il se fut fait plusieurs affaires extraordinaires dont elle avoit retiré beaucoup d'argent.

Cependant je dois avouer à V. M. que je la servis mal dans le parti qui fut fait pour la recherche des faux nobles, & si jamais il se fait une pareille affaire sous son regne ou sous celui de ses successeurs, il faut bien se garder de suivre mon exemple; car celles de cette nature ne doivent pas être mises entre les mains des Partisans, qui n'ayant d'autre intérêt que de retirer leur argent, persecutent les véritables Gentilhommes qui n'ont pas moyen d'en donner, & substituent des roturiers à leur place pourvu qu'ils achètent à deniers comptans le privilege qu'ils ont de faire déclarer Nobles qui bon leur semble. C'est un abus qui ne se doit point souffrir, & qui d'ailleurs est capable de faire perdre à V. M. l'amitié que la Noblesse a pour elle; car elle a lieu de se plaindre que la persecution qu'elle souffre se fait bien moins pour la purger des parties honteuses qui la deshonnorent, que pour fouiller indifféremment dans la bourse de tous ses membres. Il vaut bien mieux que cette recherche se fasse à la requête de vos Procureurs généraux & de leurs substitués, & que vous constitués d'office des receveurs entre les mains de qui se remettent les amendes de ceux qui seront condamnés pour être apportées dans votre Trésor Royal. Par ce moyen vous n'encourrez point le blâme

d'abandonner la veuve & l'orphelin à des sangsues, & vous n'agirez que par le motif de la justice. Aussi vous trouverez que parmi ceux qui ont obtenu des arrêts, il y a quantité de nobles de nouvelle impression, & qui n'en ont l'obligation qu'à leur argent. Ainsi après en avoir donné pour avoir une qualité qui ne leur appartient pas, il est bon qu'ils en donnent encore pour l'usurpation qu'ils en ont faite, ce qui est d'autant plus juste, que V. M. a un intérêt notable à punir ceux qui se servent de méchans moyens pour venir à bout de leurs intentions.

Le Commandement que V. M. me faisoit de remplir ses coffres me fit songer à un Edit qui paroïssoit utile au public, & qui l'est effectivement, si l'on se donne la peine de le considérer. C'est celui du contrôle des exploits par où l'on empêche toutes les friponneries qui se commettoient autrefois par des antidates, quoi qu'il ne remédie pas à la mauvaise foi des Sergens qui peuvent toujours souffler leurs significations & rendre même leurs faussetés plus authentiques par ce contrôle. Mais on a crû prendre là-dessus toutes les précautions imaginables en les obligeant de se faire assister de témoins, & c'est toujours beaucoup que le remède soit certain contre le mal qu'ils étoient capables de faire par un exploit antidaté. Quoi qu'il en soit V. M. trouvant que cette affaire étoit juste, on l'établit dans le Royaume, quoi qu'il s'y trouvât de la difficulté en beau-

beaucoup d'endroits. En effet soit qu'il y eût des juges qui n'en fussent pas contents par des raisons que je ne pénètre point, ou que cela deplût à quelques particuliers dont le génie quelquefois est si éloigné de la raison, qu'à l'appetit d'une bagatelle ils ne voyent pas de quelle conséquence leur sont les choses; il fallut se servir de votre autorité pour faire leur bien en dépit qu'ils en eussent.

Ce qui me parut d'extraordinaire c'est que le Parlement de Thoulouse fit en cela une bevue que V. M. lui pardonna, mais qu'elle jugea néanmoins à propos de punir en la personne du plus coupable de ses Membres. Car il faut toujours que la punition de quelqu'un serve d'exemple aux autres, autrement il n'y auroit point de danger à recidiver. Le fait est que cette Compagnie donna un Arrêt pour obliger ceux qui avoient le soin de lever ce droit de restituer un cheval qui avoit été vendu pour le paiement de l'amande qui étoit ordonnée par l'Edit, à l'égard de ceux qui y feroient quelque contravention. Or cet Arrêt étoit de la dernière insolence, puisque c'étoit casser proprement votre Edit, ou du moins y avoir si peu d'égard, que c'étoit tout de même que si l'on eut dit qu'on ne s'y soumettroit qu'autant qu'il en prendroit fantaisie. Cependant comme dans ces sortes d'affaires il faut toujours aller bride en main, de peur de commettre mal à propos votre autorité, je fis dire au Premier Président, qui ne trem-

peut point dans cette affaire, qu'il falloit casser cet Arrêt ou s'attendre à en voir retomber la punition sur sa Compagnie : qu'il avoit intérêt de l'empêcher lui qui en étoit le chef, & à qui on en attribuoit la faute, quoi qu'il en fut innocent. J'écrivis aussi à vôtre Procureur General & à vos Avocats Generaux, sans que cet Arrêt s'étoit donné, de prendre mieux garde une autrefois à faire le devoir de leurs charges, & les ayant tous piqués d'honneur, le Premier President fit assembler extraordinairement le Parlement chez lui, où le Fermier General de vôtre Domaine se trouva par mon ordre. Il demanda à parler, & cette Compagnie lui en ayant donné permission, il lui exposa la faute qu'elle avoit faite, & lui dit, qu'il n'y avoit qu'un moyen de la reparer, qui étoit de casser l'Arrêt qu'elle avoit donné, car j'étois bien aisé d'épargner à V. M. le chagrin qu'elle auroit eu d'être obligée de la punir ; outre que quand un Ministre peut sauver les apparences, & ne pas mettre l'autorité de son maître en compromis, il est de sa prudence de le faire.

Le Parlement tâcha d'esquiver cet affront en proposant quantité d'autres expédiens par où il croyoit sauver son honneur ; mais le Fermier ne se relâcha point de sa proposition ; de sorte que le Parlement pour éviter la punition qui lui étoit dûë, cassa lui-même ce qu'il avoit fait.

Je ne dis cette affaire à V. M. que quand elle

elle fut consommée ; car j'étois convenu avec elle en me chargeant de l'Administration de ses Finances, qu'elle se reposeroit sur moi de ce qui regardoit ma fonction. En effet une personne qu'elle choisit pour remplir ce poste doit avoir une autorité absolue, autrement elle ne scauroit jamais s'acquitter comme il faut de son devoir. Il faut dans les affaires de cette sorte que V. M. ne consulte que ceux qu'elle a établis pour son Conseil : car si elle pretend que les gens dont elle se sert pour d'autres Bureaux y soyent appelez, j'ose dire qu'elle s'abusera beaucoup ; les gens de robe sur tout n'y entendent rien, & tout au contraire ils ne sont bons qu'à tout gêner : ils forment mille difficultés sur la pointe d'une aiguille, ce qu'il faut tâcher d'éviter, puisque dans les Finances tout le secret est d'être expéditif.

Je rapporterai à V. M. un exemple là-dessus, & dont elle se souviendra bien. Mr. de la Reinie qu'elle avoit fait Lieutenant de Police de la Ville de Paris, afin que cette grande Ville, qui est non seulement la Capitale de vôtre Royaume, mais qui merite encore de l'être du Monde entier par sa beauté, par sa grandeur, & par sa richesse, fut gouvernée autrement qu'elle n'avoit été par le passé. Mr. de la Reinie, dis-je, qui en cette qualité avoit une inspection particuliere sur ce qui s'y passoit voulut s'opposer au bail que je faisois faire des écopés qui étoient du domai-

ne de V. M. Il se figuroit que cette affaire qui regardoit les harangeres & d'autres gens de cette nature, étoit capable d'exciter une sédition. Son intention ne sçauroit être blâmée, puisqu'elle n'alloit qu'à une bonne fin; mais il se trompoit, personne ne branla, & V. M. en retira le revenu sur lequel elle avoit compté.

Je vous citerois mille exemples de cette nature, & par où V. M. connoitroit que la portée de leur esprit ne passe pas leur métier; mais comme cela seroit inutile, il vaut mieux que je lui marque ce qui en est cause, c'est qu'ils sont dressés à se faire des fantomes de tout, & à les combattre. Ils se figurent qu'il en est des Finances comme d'un procès où il faut être toujours en garde contre les subtilités d'un chicanneur. Ainsi ils se chicannent eux-mêmes avant que de chicanner les autres, & plutôt que de sortir de leurs maximes ils aimeroient mieux consentir que l'Etat allât sans dessus dessous.

Quoi qu'il en soit V. M. ayant approuvé tout ce que j'avois fait à l'égard du Parlement de Thoulouse, elle envoya une lettre de cachet qui relegua le President de la Terrasse qui avoit rendu le premier Arrêt, & elle donna une pension de deux mille livres au premier President qui avoit prononcé le second; car il faut que la punition & la récompense aillent d'un pas égal, pour animer ceux qui font leur devoir, & pour faire craindre ceux qui ne le font pas; autrement il n'y auroit ni émulation

lacion ni retenue, deux choses néanmoins absolument nécessaires, quand on veut faire fleurir un Etat.

Le vôtre fleurissoit si fort que le seul bruit de vôtre nom exclut de la Couronne de Pologne le Prince de Lorraine qui sans cela y auroit eu bonne part. Cette Nation se choisit un maître de son pais contre sa maxime ordinaire, & même contre les constitutions de l'Etat; mais elle crut bien faire d'y déroger plutôt que de mecontenter V. M. qui auroit été fâchée de voir tomber son choix sur ce Prince.

Environ ce tems-là V. M. me parut toute pensifve; surquoi ayant pris la liberté de lui demander ce qu'elle avoit, elle me fit la grâce de m'ouvrir son cœur; elle me dit qu'il se brassoit quelque chose contre le repos de son Etat: qu'un homme qu'elle ne connoissoit point encore, mais dont le portrait lui avoit été envoyé d'Angleterre alloit dans toutes les Cours, où, sous pretexte de la conversation de la Religion prétenduë reformée, il tâchoit d'animer les Puissances contr'elle: qu'il étoit passé d'Angleterre chez les Princes du Nord, où il tâchoit de porter ceux qui n'étoient pas entrés dans la triple alliance à se joindre aux autres: qu'un attentât de cette nature meritoit une punition exemplaire; mais qu'elle ne savoit comment s'y prendre pour y parvenir; parce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'aucun Prince voulut le livrer entre ses mains;

qu'il falloit donc se résoudre à l'enlever, mais que cela lui paroïssoit impossible, parce que chacun étant jaloux de sa liberté, c'étoit par trop commettre les gens qu'elle y employeroit : d'ailleurs qu'elle ne savoit sur qui jeter les yeux pour une affaire de cette conséquence qui devoit être secrète, & qu'elle n'avoit encore communiquée qu'à moi.

Je demandai à V. M. si l'homme dont elle me parloit étoit François, car elle ne m'en disoit rien ; elle me répondit qu'oüi, & que c'étoit ce qui la mettoit si fort en colere ; sur quoi ne pouvant blâmer son ressentiment je lui dis que mon avis étoit qu'elle communiquât cette affaire à Mr. de Turenne, qui connoissant mieux que personne les gens de tête & de résolution, lui en feroit pour amener cet homme en France, ou du moins pour le poignarder s'ils y trouvoient trop d'obstacles. Votre Majesté me répondit qu'elle ne vouloit pas qu'on le tuât, parce qu'avant que de le faire punir, elle vouloit savoir ses complices, dont apparemment il y avoit un grand nombre ; qu'au surplus elle suivroit le conseil que je lui donnois qu'elle trouvoit bon, étant persuadé que Mr. de Turenne lui seroit fidele, quoi qu'il fut huguenot, car il ne s'étoit pas encore converti dans le tems dont je parle, & ce ne fut que deux ou trois mois après.

Je pris la liberté de dire à V. M. que je la priois de n'en rien dire au Marquis de Louvois, parce que la jalousie qu'il portoit à Mr.

de

de Turenne seroit peut-être cause que l'affaire manqueroit. C'étoit assez lui en dire pour lui donner à connoître que je ne le croyois pas si affectionné à son service ; qu'il ne fut capable pour ses intérêts particuliers d'oublier ceux de l'Erat. Aussi V. M. comprenant bien ce que je lui voulois dire me promit de n'en parler à personne ; mais elle me fit en même tems une reprimande, de ce que je jugeois ainsi mal de mon prochain.

Elle me tint sa parole Royale & n'en parla qu'à Mr. de Turenne, qui lui donna cinq Officiers pour executer son entreprise, & comme vous saviez où étoit l'homme en question, & tout le manége qu'il faisoit, ils furent en Suisse où il ne faisoit que d'arriver. Ils l'attraperent ainsi lors qu'il passoit d'un lieu à un autre, & l'ayant conduit en France avec toute la prudence qu'il leur falloit pour éviter le peril dont ils étoient menacés, s'ils eussent été attrapés eux-mêmes, vous le mites entre les mains de la justice pour lui être son procez fait & parfait.

Ce miserable se trouva être un Bourgeois de la Rochelle qui étoit de la Religion prétendue Reformée. Cependant, quoi qu'il eût été pris pour ainsi dire en flagrant delit, & qu'on lui donnât tant de preuves qu'on savoit ses affaires qu'il lui étoit impossible d'en douter, il ne voulut jamais rien avoüer de ce qu'on lui demandoit. Cela n'empêcha pas qu'on ne mit son procez en état d'être jugé, &

comme il prevoyoit qu'il finiroit sa vie par un supplice infame, il fut si abandonné de Dieu qu'il chercha à se faire mourir lui-même; il se coupa les parties viriles avec un morceau de verre qui se trouva fort aisément dans son cachot, & les ayant cachées sous sa paillasse, il s'attendoit d'éviter la peine qui étoit dûë si justement à son crime, quand la paleur où cet accident le jetta fit découvrir quel avoit été son desespoir. Un Guichetier trouva ces malheureuses pieces, où il les avoit cachées, & en ayant donné avis à la justice, elle le fit executer deux heures après.

Voilà quelle fut la fin de ce malheureux qui tâchoit dans les Cours où il alloit de couvrir son crime du zele de la Religion; mais quoi qu'on ne craigne pas de se tromper dans la profession que l'on en fait, & qu'on y puisse demeurer dans la pensée que c'est l'unique moyen de faire son salut, sur tout quand on y a été nourri; il est constant que cela ne doit jamais obliger à manquer à l'obeïssance qu'on doit à son Prince; encore moins soulever contre lui des Puissances pour lui faire la Guerre; les Loix Divines aussi bien que les Loix humaines le condamnent en tout & par tout. Aussi voyons-nous ordinairement que ce n'est qu'un pretexte dont on se sert pour couvrir son crime, sur tout en cette occasion, où l'on ne sauroit attribuer qu'à un faux zele ce qui a été ainsi suivi d'une action desesperée, & qui est si peu de Dieu qu'il faut

faut en être tout-à-fait abandonné pour s'y résoudre.

Je me suis un peu étendu sur cette affaire, dont les circonstances ne paroîtront peut-être pas d'assez grande consequence à V. M. pour lui en faire un si long détail; mais j'ai été bien aise de l'en faire ressouvenir, pour lui dire en même temps que les personnes que lui avoit donné le Vicomte de Turenne lui avoient rendu un assez grand service, pour être considérés du Marquis de Louvois. Cependant comme il étoit chagrin que cette affaire se fut faite sans sa participation, ils n'eurent point de plus mortel ennemi. Il les fit casser tous les uns après les autres, sous de differens pretextes; & enfin il maltraita si fort Briquemau, Colonel de Cavalerie, que pour éviter sa persecution, il quitta son País & fut chercher de l'emploi chez le Marquis de Brandebourg. Il est impossible que V. M. entre dans le détail de tout ce qui se fait dans son Royaume; elle qui est chargée de tant de grandes affaires, & qui ne croit pas à propos de s'en distraire pour donner son application aux moindres. Cependant on en abuse bien souvent, & je suis bien aise du moins que V. M. le sçache, parce qu'il y va de son service.

Dans le tems que cette affaire se passoit; V. M. qui se persuadoit toujours de plus en plus, que l'interêt que le Duc de Lorraine avoit de bien vivre avec elle, lui feroit éviter toutes les occasions de lui donner du chagrin, s'effor-

s'efforçoit de son côté de lui ôter entièrement le soupçon où il avoit été un tems que vous vouliez le chasser de son pais. Cependant au lieu de vous rendre justice il devint jaloux de ce que vous tâchiez de retirer son neveu des mains de l'Empereur, se persuadant que ce n'étoit que pour le tenir en bride davantage.

Le chagrin qu'il en eut, quoi que la chose ne réussit pas, fit que sans songer aux suites que son procedé alloit avoir, il se mit à fortifier Chaté & Epinal contre la foi du Traité qu'il avoit fait avec vous. Il joignit à cette entreprise la hardiesse d'abatre des poteaux où étoient les armes de V. M. & qui étoient un témoignage de sa Jurisdiction, dont il ne vouloit pas convenir. Vous sçûtes d'ailleurs qu'il faisoit des levées en Allemagne, & qu'il y entretenoit même des Regimens qu'il avoit fait semblant de licentier; ainsi V. M. ne pouvant dissimuler toutes ces entreprises, elle fit entrer dans son pais le Marquis de Fourilles qui ne le manqua que d'un quart-d'heure, mais on l'avertit assez à tems qu'on voyoit des troupes, pour l'obliger à monter à cheval; & comme sa conscience lui faisoit des reproches il se sauva dans les Montagnes de Voges, où ne se croyant pas encore en seureté, il fut obligé pour éviter votre colere d'aller errant d'un côté & d'autre, sans oser dire souvent qui il étoit. Etrange reduction pour un Souverain qui pouvoit vivre à son aise s'il eut eu plus de conduite ! Mais il est bien juste que ceux qui

en manquent ayent le tems d'en faire penitence; parce que cela apprend aux autres la difference qui se trouve entre la fortune d'un homme sage & celle d'un étourdi.

Vous vous emparâtes ainsi de son Pais qui ne fit qu'une foible resistance, & ayant fait démolir les Places qui vous étoient suspectes vous informâtes la Diette de Ratisbonne des justes raisons que vous en aviez. Car vous vous doutiez qu'il tâcheroit de vous rendre suspect à l'Empire: & qu'il ne tiendrait pas à lui qu'il ne prit les armes contre vous. Ainsi vous étiez bien aise de prevenir ses méchans desseins, & que toute l'Europe n'attribuat pas à votre ambition ce qui n'étoit qu'un effet de votre justice. C'est ainsi qu'en usent tous les Princes qui ont de la sagesse & de la prudence; car en se taisant, ou il semble qu'ils se reconnoissent coupables eux-mêmes, ou qu'ils presument si fort de leur puissance, qu'ils ne daignent faire part à personne des choses qui doivent néanmoins être suspectes, sur tout quand elles ont deux visages, & que l'ambition y paroît si à découvert, qu'à moins que d'être instruit du contraire, il n'y a personne qui ne s'y trompe.

Le Duc après avoir été quelque tems fugitif, se retira à Cologne où il brassa de nouvelles menées contre V. M. à qui croyant faire un grand depit il conseilla à cette Ville de recevoir garnison Hollandoise. Il traita aussi avec les Espagnols de quelques Regimens qu'il

qu'il avoit sur pied, & auxquels il donna pour Commandant le Prince de Vaudemont son fils, qu'il avoit eu de la Princesse de Cantecroix, & qu'il auroit bien voulu élever sur le Thrône de Lorraine, au prejudice de son Neveu.

Vôtre Majesté qui songeoit plus que jamais à porter la guerre en Hollande, voyant que ce Prince, non content de tout cela, faisoit encore tout ce qu'il pouvoit en Allemagne pour liguier les Princes de l'Empire contre elle, y envoya de son côté des Ministres pour contrequarrer ses desseins. Cependant rien ne lui semblant de si grande consequence que de rompre la triple alliance qui subsistoit toujours, elle s'approcha des côtes d'Angleterre sous pretexte de visiter ses places qui sont du côté de la Mer, & comme elle fut là, Madame la Duchesse d'Orleans fit semblant de son côté que le voisinage la convioit d'aller voir le Roi son frere, si bien qu'elle vous en demanda permission. Vous n'eutes garde de la lui refuser, tout cela étant concerté entre vous, & que pendant qu'elle seroit là elle feroit tout son possible pour attirer ce Prince dans vos interêts. Elle mena avec elle une fort belle fille qui étoit Mademoiselle de Kerouel, & qui avoit fait tout ce qu'elle avoit pû pour vous donner dans la veue; mais son étoille ne voulant pas que vous la regardassiez d'un aussi bon œil qu'elle auroit souhaité, elle se rabatit sur la conquête du Roi d'Angleterre qui
avoit

avoit un grand foible pour les belles personnes. Madame qui avoit conté là-dessus, & qui pour la faire briller davantage lui avoit fait tout exprès de beaux presens, prit le tems que son frere étoit ainsi en belle humeur pour lui faire ses propositions. Mademoiselle de Kerouel y entra adroitement par l'ordre de sa maîtresse, & promit à ce Prince de le venir retrouver d'abord que Mademoiselle votre belle sœur seroit retournée en France, s'il vouloit lui donner contentement. Ainsi ce Prince sacrifiant les Hollandois à sa nouvelle passion renonça au Traité de la triple alliance, & prit des mesures avec V. M. pour abaisser cette Republique.

Le Marquis de Vitry, que vous envoyâtes en même tems en Suede en qualité de votre Ambassadeur extraordinaire, opera aussi la même chose auprès de Sa Majesté Suedoise, qui se montra aussi amoureuse de votre argent que le Roi d'Angleterre l'étoit de Mademoiselle de Kerouel: ainsi toutes choses contribuant à votre bonheur & à votre satisfaction, vous fites agir l'Electeur de Cologne qui étoit dans vos interêts depuis long-tems, pour faire en sorte que les Hollandois retirassent la garnison qu'ils avoient mise dans la Ville Capitale de son Electorat. Cette affaire fut assez difficile à menager, parce que ses habitans pretendent en devoir être les maîtres à son exclusion, ce qui fait qu'il leur est toujours suspect. Cependant dans le tems que cela se nego-
cioit

Madame votre belle sœur mourut en une heure de tems, après avoir bû un verre d'eau de Chicorée. Un accident si subit joint à sa constitution qui étoit bonne en apparence, & à une grande jeunesse, fit soupçonner à bien des gens que cela n'arrivoit pas naturellement, & elle dit elle même avant que de mourir, qu'elle étoit empoisonnée. Or tout cela se trouvant plausible à cause que certaines gens à qui Mr. votre Frere donnoit beaucoup d'accès auprès de la personne avoient toujours travaillé à leur faire faire mechant menage, V. M. fit tout ce qu'elle put pour s'en éclaircir. En effet outre l'interêt qu'elle avoit à punir un crime si noir, s'il se trouvoit averé, elle avoit lieu de craindre que cela n'interrompit la bonne intelligence qui étoit entre le Roi d'Angleterre & elle; d'ailleurs il falloit approfondir d'où venoit la source de ce poison, dont les consequences étoient extremement dangereuses, sur tout, parce qu'on commençoit beaucoup à parler de semblables choses, qui se faisoient à Paris, où l'on voyoit chaque jour des morts subites, sans qu'on les put imputer à quelque accident naturel.

Ainsi vous fites faire l'ouverture du corps par vos Chirurgiens, & les Medecins y furent mandés pour en dire leur avis, en presence de l'Ambassadeur d'Angleterre que vous y aviez fait appeler pareillement; mais quoi qu'ils tournassent les entrailles de tous côtez, & qu'ils ne reconnussent rien, à ce qu'ils di-

soient,

soient, de ce que l'on soupçonnoit, ils auront bien de la peine à convaincre la posterité de la verité de leur rapport.

Quoi qu'il en soit, le Roi d'Angleterre s'étant contenté de la peine que vous aviez prise pour éclaircir le fait, continua de prendre des mesures avec vous pour l'abbaissement des Hollandois. Votre Majesté d'un autre côté voyant Monsieur son frere veuf, songea à le remarier en Allemagne, afin que cette Alliance lui servit de gage de la fidelité de quelque Prince de l'Empire. L'Electeur Palatin avoit une fille qui étoit assez vôtre fait, ainsi V. M. ayant fixé son choix sur elle, negocia son mariage avec son Pere, où il n'y avoit nul obstacle que du côté de la Religion qui étoit differente, mais il fut bien-tôt levé; de sorte que vous convintes l'un & l'autre sous quelles conditions il se feroit.

L'Evêque de Munster entra aussi dans vos interêts, & vous promit d'armer de son côté pour abaisser cette Republique; car il esperoit que pendant que V. M. l'attaqueroit d'un côté il feroit la même chose de l'autre, si bien qu'il ne trouveroit point de resistance. Mais je ne saurois assez concevoir quelle est la politique d'un petit Prince en semblable rencontre, & peut-il être assez aveuglé pour croire qu'on souffrira qu'il partage les dépouilles d'un ennemi, dont les richesses font tant d'envie qu'on meurt d'impatience de les avoir? Il faut venir à compte tôt ou tard, & c'est alors

que

que le plus fort fait la loi au plus faible.

Il me semble que cela s'est toujours pratiqué ; & je trouve même qu'il est dangereux d'intéresser un plus grand Prince que soi dans ses affaires. Je vois par exemple que quand les Princes à qui appartenait la succession des Etats de Juliers & de Cleves , appellerent la Maison d'Autriche à leurs secours, elle se saisit de cette succession qu'elle ne pût se résoudre à restituer qu'après qu'on l'y eut obligée à coups de canon. S'il faut un exemple d'une autre espèce, qu'on considère ce qui se passa dans la guerre, dont je suis sur le point de parler présentement, & si l'Empereur a jamais voulu rendre Philisbourg, quoi qu'il eut promis avant que de le prendre que d'abord qu'il s'en seroit rendu maître, il le restitueroit à son véritable Prince qui est l'Evêque de Spire. Il n'y a rien de si délicat que de dépendre ainsi de plus grand que soi, & la France n'est pas plus exempte que les autres de faire cette injustice ; d'où il faut conclure que si un Prince d'une Puissance médiocre prenoit bien ses mesures, il ne se commettrait jamais avec ceux qui lui peuvent parler en maîtres, & dont la coutume est de n'avoir d'autre règle de leurs actions que leur propre intérêt.

Les Hollandois qui se voyoient menacés de tant de côtes, se trouvoient dans un embarras plus facile à s'imaginer qu'à décrire ; car outre tout cela, il y avoit de la division chez eux,

eux, dont les effets étoient bien autant à craindre que toutes les forces dont ils étoient menacés. Ils n'avoient donné jusques-là aucune autorité au Prince d'Orange, & se renfermant tout entiers dans le Commerce, ils n'avoient songé qu'à le faire fleurir dans les quatre parties du monde, de sorte que toute leur Puissance se réduisoit à celle qu'ils avoient sur Mer, sans qu'ils parussent se soucier en aucune façon d'avoir des forces sur terre.

Jean de With Pensionnaire d'Hollande, étoit à la tête de cette République, personnage fort entendu dans le Gouvernement de cet Etat, mais qui à quantité de belles qualités que ses ennemis lui donnoient eux-mêmes, méloit le défaut dont j'ai parlé ci-devant, qui étoit de préférer son intérêt particulier à celui du public. Ainsi il s'opposoit de toutes ses forces à ce que le Prince d'Orange eut quelque autorité, & cela parce que son pere avoit été maltraité par celui de ce Prince, qui l'avoit tenu quelque temps en prison. Or comme un Etat ne sauroit néanmoins subsister que par sa réputation, & que celle où ce Pais étoit n'alloit qu'à ce qui gardoit la Mer & sa richesse, plusieurs bonnes têtes proposerent de redonner à ce Prince le même crédit que ses Predecesseurs avoient eu dans la République. Ils se fondoient sur ce qu'il lui falloit un Chef dont le nom portât coup dans les Pais Etrangers, où de With n'étoit connu que de quel-

ques particuliers qui le regardoient plutôt comme un bon Marchand que comme un Grand Homme d'Etat; qu'il n'en étoit pas de même du Prince d'Orange: que les grandes actions de ses peres parloient pour lui: qu'outre cela il étoit proche parent de la plupart des Princes d'Allemagne, ce qui leur donneroient des facilités de faire Alliance avec eux, à quoi il falloit ajoûter que l'honneur qu'il avoit d'être neveu du Roi d'Angleterre leur devoit être d'une grande consideration dans la conjoncture presente, où il seroit capable d'abaissér les coups auprès de lui, & de ménager leurs interêts.

Enfin ces raisons ayant touché la plupart, ce Prince qui les appuyoit par une forte brigue où étoient entrés toutes les creatures de sa Maison, fut déclaré *Stadholder*; c'est-à-dire Capitaine General & Gouverneur du País. De With qui s'y opposoit si à decouvert sur ce que la Republique à la mort de Guillaume II. avoit donné un Decret, par lequel on ne devoit jamais revêtir une même personne des Charges qui avoient été possédées par ce Prince, & qui consistoient en celles de *Stadholder* & de Grand Amiral; de With, dis-je, se voyant tondu par là, tourna tous ses soins à faire executer ce Decret, & à lui susciter des traverses. Le Prince d'Orange de son côté travailla à détruire les Cabales de cet ennemi, qu'il haïssoit d'autant plus qu'il avoit l'insolence de se vouloir mesurer avec lui,

lui, & il avoit raison; car il n'y a rien de plus injurieux à une personne d'une grande naissance, que de trouver un Ministre qui se méconnoit si fort que de pretendre se dispenser de lui rendre ce qui lui est dû. C'est un attentât qui ne se pardonne point; aussi quand cela se passe dans un autre endroit que dans une Republique, c'est au Maître à en prendre connoissance, & à y apporter l'ordre que sa prudence lui dicte; car s'il n'y remédie les consequences en peuvent retomber sur lui. Un homme de cette trempe qui se voit méprisé de lui à un point qu'il n'entre en aucune façon dans son ressentiment, est capable de faire changer d'objet à sa colere; il ne faut rien quelquefois pour exciter de grands troubles, & la moindre negligence a des suites où il est souvent difficile de remedier. Ce n'est pas que le Prince ne soit obligé de prendre le parti de son Ministre contre tout le monde, autrement il n'y auroit pas presse à le servir, sur tout dans un poste comme celui-là, où il est impossible qu'on ne se fasse des ennemis; mais c'est à lui à peser les choses selon la justice, & à faire un juste discernement de ce qui part du zele qu'il a pour son service, ou de l'abondance de son sens, & même quelquefois du caprice.

C H A P I T R E . V .

Contenant ce qui s'est passé depuis la Guerre de Hollande jusques au Traité de Nimegue.

LEs reflexions que je viens de faire ayant interrompu le cours du recit que je faisois à V. M. de ses grandes actions, je le reprendrai où j'en étois, & lui dirai que la declaration de la guerre ayant suivi bien-tôt ce que je viens de dire, vous entrâtes quelques jours après sur les terres de cette Republique, qui avoit retiré de Cologne ses troupes, à la place desquelles étoient entrés trois mille hommes du Cercle de Westphalie. Votre armée étoit formidable de toutes façons, & il y avoit longtemps qu'on n'en avoit vû une si belle & si nombreuse. Mais où votre puissance éclatloit merveilleusement, c'est que le Prince de Condé en avoit une autre à peu près de même force, outre un camp volant que commandoit le Comte de Chamilly.

Le Duc de Lorraine n'eut garde de vous attendre dans Cologne, il en étoit sorti dès l'année precedente, à cause que quelques troupes que vous aviez envoyé hiverner en ce Pais-là, entre les mains de qui il craignoit de tomber. Il se retira à Francfort où il se mit à faire de nouvelles levées; se flattant que cette guerre qui s'alloit faire si près de l'Empire vous suf-

ci-

citeroit tant d'ennemis, qu'il auroit lieu bien-tôt de vous faire paroître sa méchante volonté. Les conquêtes que vous fîtes & qui furent encore d'une autre rapidité que celles dont j'ai parlé ci-devant, puisqu'en moins d'un mois vous réduisîtes sous votre obeïssance quarante Villes fortifiées, dont une seule auroit arrêté antrefois presque une année entiere une armée considerable, vos conquêtes dis-je vous ayant suscité de nouveaux ennemis, l'Empereur envoya une armée contre vous, à laquelle se joignit le Marquis de Brandebourg avec ses troupes. Leur intention étoit de faire repentir les Princes de l'Empire qui s'étoient déclarés pour vous, en prenant des quartiers d'Hyver dans leur Pais, mais tous leurs efforts ne servirent qu'à augmenter la gloire de V. M. puisqu'au lieu de réüssir dans leurs intentions, le Vicomte de Turenne les repoussa jusques dans le pais de la Mark, où il prit lui-même des quartiers d'Hyver.

Cette grande action avoit été precedée du passage du Rhin que vos troupes avoient traversé à la nage; d'où s'étoit ensuivi une si grande consternation parmi vos ennemis, que peu s'en étoit fallu que vous ne vous fussiez rendu maître d'Amsterdam; mais un Bourguemaître de cette Ville ayant fait consentir de lacher les écluses plutôt que de lui donner un autre Souverain, vous manquâtes une si belle occasion. Cependant comme ils étoient réduits à l'extremité, ils vous proposerent la

I 2

paix

paix que le Prince de Condé qui avoit été blessé au passage du Rhin vous conseilla d'accepter. Tous vos Generaux furent de même avis, & ils se fondoient sur ce que l'Empereur & l'Electeur de Brandebourg se declaroient déjà contre vous, & que l'Empire tout entier, qui ne devoit pas être moins jaloux de vos conquêtes, ne manqueroit pas de suivre leur exemple; mais le Marquis de Louvois qui se flattoit d'en savoir plus lui seul que tant de grands hommes ensemble, vous fit entendre que cette Republique étoit tellement abbattue qu'elle ne s'en pourroit jamais relever; qu'ainsi il ne falloit point lui faire d'autre composition que celle de la recevoir sous vôtre obeissance: qu'elle seroit encore trop heureuse de l'accepter, elle qui achetoit si cher le secours des Princes qui se declaroient pour elle, qu'il étoit impossible qu'elle n'y succombât; qu'il falloit battre le fer pendant qu'il étoit chaud, & ne pas attendre qu'elle prit d'autres mesures par la paix; que c'étoit à V. M. à ne pas manquer une si belle occasion, laquelle elle ne recouvreroit de sa vie.

Il appuya son dire sur quelques intelligences pretendues qu'il avoit dans le pais, & V. M. se confiant en lui d'autant plus qu'elle lui laissoit la conduite des affaires secretes, renvoya les Ambassadeurs de cette Republique qui étoient venus jusques dans son camp lui offrir des conditions avantageuses. Ils y revinrent neanmoins quelques jours après lui faire

faite encore de plus grandes offres, mais vôtre Ministre trainant les choses en longueur par l'avantage qu'il trouvoit en son particulier à continuer la guerre, les habitans de la Haye massacrerent pendant ce tems-là Jean de With; desorte que comme c'étoit lui qui vous envoyoit les Ambassadeurs, ils furent bien-tôt revoqués après sa mort.

Cela nous doit apprendre que nous ne devons jamais refuser des offres raisonnables par l'esperance d'un plus grand avantage. Car outre qu'il n'est pas de bon sens de desesperer jamais son Ennemi, on sçait qu'il ne faut rien pour faire changer dans un instant les affaires de face; ainsi ils les faut conclure à la chaude, & c'étoit ce qu'il falloit faire principalement en cette occasion, parce que vous aviez taché d'insinuer que la guerre que vous entrepreniez n'étoit que pour abaisser cette Republique. Or vous l'abaissiez assez, en l'obigeant de vous accorder ce qu'elle vous offroit, au lieu qu'en poussant vos pretentions plus loin, c'étoit faire voir trop clairement que vous preferiez vôtre intérêt à la vengeance; ainsi c'étoit le moyen de vous susciter de nouveaux Ennemis, & voila l'obligation que vous eutes au Marquis de Louvois. J'ajouterai à cela que la haine qu'il avoit pour moi étoit si grande, qu'elle contribua en quelque façon à lui faire donner ce mechant conseil à V. M. car il pretendoit que la continuation de la guerre qu'il prevoit devoir être furieuse, avant qu'il fut

peu, me mettroit hors d'état de vous fournir des fonds suffisans pour la depense que vous seriez obligé de faire, & que cela me feroit perdre l'honneur de vos bonnes graces.

Mais ce n'est pas là la seule faute qu'il fit pendant cette Campagne. Ce fut lui encore qui fut cause que la Ville d'Amsterdam n'ouvrit pas les Portes à V. M. car après que vous eûtes mis garnison à Utrecht, il envoya le Marquis de Rochefort pour commander à cette tête, & ce general de nouvelle impression manqua de se saisir de Muiden par une bevûë si épouvantable, qu'on ne sauroit assez s'étonner de la bonté qu'eut V. M. de ne lui avoir pas fait couper la tête. Je crois qu'elle est instruite des raisons pour lesquelles il protegeoit ce General; ce sont les mêmes qui lui donnerent le front de demander pour Madame du Fresnoy la charge que vous vouliez créer de Dame du Lit de la Reine votre Epouze; de sorte qu'elle fut remplie par la femme de son Commis, qui est fils d'un Apothicaire, & par la fille d'un petit Commis de la poste, au lieu qu'une personne de la premiere qualité & même une Duchesse se fut tenuë fort honorée de l'avoir. Je ne dis rien de la honte qu'il y avoit à lui mettre auprès d'une Princesse si sage & si vertueuse, une personne dont la reputation n'étoit pas bonne; ce sont de ces choses qui ne se pardonnent point, & qui me donnent encore sujet d'admirer les bontés de V. M.

Le

Le refus qu'il avoit fait de la paix jetta bientôt toute l'Europe en combustion. Les Espagnols qui avoient encore plus d'intérêt que l'Empereur & le Marquis de Brandebourg d'empêcher que vous ne conquissiez la Hollande, se mirent en Campagne pour favoriser les desseins du Prince d'Orange. Ils se joignirent à lui, & si ce n'est que vous aviez eu la precaution de gagner le Comte de Marfin qui les commandoit, ils auroient bien embarrassée le Duc de Duras à qui vous aviez donné le Commandement de votre Camp volant, après la mort du Comte de Chamilli. Mais il forma exprés une difficulté qui les retint quelque tems devant que de passer la riviere de Roër, ce qui donna celui de se sauver à ce Duc.

Ces grands événemens furent encore accompagnés d'un combat naval dont V. M. eut toute la gloire; car ses vaisseaux qui s'étoient joints aux Anglois les secoururent si à propos qu'ils étoient deffaits sans eux. Les Hollandois qui vous croyoient bien plus redoutable sur Terre que sur Mer, furent fort surpris de cette action qui leur donnoit une autre idée de votre puissance, & ce fut une des principales raisons pour lesquelles ils vous avoient tant recherché de Paix; car ils voyoient qu'ils n'en auroient pas meilleur marché sur Mer que sur Terre, & qu'ils feroient mieux de s'accommoder avec vous, que de s'attendre à des choses qui étant incertaines les pourroient tromper.

I 4:

La

La fin de cette Campagne fut encore plus glorieuse à V. M. que n'avoient été les commencemens. Les ennemis ayant assiégé Charleroy dans le remys que Montal qui en étoit Gouverneur étoit allé au secours de Tongres, sur lequel il croyoit qu'ils avoient dessein; il rentra dedans à la tête d'un escadron & leur fit lever le siege.

Tous ces heureux succez firent encore des envieux à V. M. & quoi qu'elle ne songeoit en façon quelconque à en troubler le repos, il y en eut plusieurs qui prirent parti contre elle. Le Duc de Baviere néanmoins se resolut de demeurer neutre, & afin qu'on ne pût pas l'obliger à se déclarer malgré lui, il employa l'argent que lui donna V. M. à lever de nouvelles troupes. Le Duc d'Hannover lui promit aussi la même chose; mais il lui manqua de parole, comme je le dirai bien-tôt, quoi qu'il n'en eut pas la volonté.

Vôtre Majesté ayant ainsi donné ordre aux affaires de ce Pays-là, elle ne vît pas plutôt le Printems revenu qu'elle mit le siege devant Maestricht dont elle s'empara en treize jours de tranchée ouverte, quoi que les ennemis s'attendissent qu'elle y trouveroit l'écueil de ses grands desseins. Elle s'en fut delà en Lorraine, pour empêcher que le Duc de ce nom, qui s'étoit joint à ses ennemis, n'attirât le Pays dans son parti. Elle y fit fortifier la Ville capitale, qui n'étoit pas en état de résister, de la maniere qu'elle étoit, & après y avoir vu
tra-

travailler elle-même, elle passa en Alsace pour y donner les ordres qu'elle jugeoit nécessaires dans la conjoncture présente. Elle s'y empara des Places dont les Habitans jouissoient eux-mêmes, en conformité de certains Privileges qu'ils avoient obtenu autrefois des Empereurs, & à quoi elle avoit jugé à propos de ne pas toucher depuis le Traité de Munster; mais sa seureté l'obligeant d'en user autrement qu'elle n'avoit fait par le passé, elle les fit démolir sans perdre de tems.

En effet la chose étoit pressée, & l'Empereur avoit remis en Campagne une seconde fois, pour apporter tous les obstacles qu'il pourroit aux desseins de V. M. Le Vicomte de Turenne s'avança au devant de cette Armée, & lui offrit la Bataille par deux fois, mais Montecuculli qui la commandoit trouvant mieux son compte à ne la pas donner, se campa si avantageusement que le Vicomte de Turenne ne pût l'obliger au combat. Ils se mirent donc à s'entre-garder l'un l'autre, pendant qu'ils tâcherent tous deux de gagner l'Evêque de Wirtsbourg, qui ne s'étoit pas encore déclaré. Le Pont qu'il avoit sur le Mein, & qui étoit hors d'insulte par le voisinage de sa capitale, le rendoit considerable aux deux partis. Cependant Monsieur de Turenne croyant être assuré de ce Prince, parce qu'il lui avoit promis de ne donner passage à personne, ce qui étoit tout ce qu'il demandoit, il fit quelques magasins dans Wartheim, afin que
P 5 s'il

s'il étoit obligé de demeurer là long-temps, ce fut une provision qui lui servit dans le besoin. Mais dans le tems qu'il se croyoit en secreté par sa promesse, cet Evêque traita avec Montecuculli qui s'empara par ce moyen de Wartheim, & de tout ce qui étoit dedans.

Il fallut une conduite extraordinaire & une prudence sans pareille à ce General, pour remédier aux inconveniens que ce manque de foi lui attira. Néanmoins la longue expérience qu'il avoit dans le métier lui ayant fait prendre son parti en Grand Capitaine, il se porta avantageusement & refit d'autres magasins, par le moyen desquels il s'attendoit de rompre toutes les mesures de Montecuculli. Mais dans le tems qu'il y songeoit le moins, on mit le feu tout en une même heure dans cinq villages où il tenoit ces Magazins, de sorte que ce fut bien pis encore que ce que lui avoit fait l'Evêque de Wirtsbourg.

Je ne sçaurois cacher à V. M. le bruit qui courut en même tems dans votre armée, sur un si étrange accident. Ce n'est pas que j'ose y ajouter foi, & ce que j'ai à lui dire est si surprenant & si terrible, que je suis persuadé qu'elle en va non seulement être toute étonnée elle même, mais qu'elle en fremira encore d'indignation. Ainsi si je faisois bien je le lui cacherois sans doute; mais aussi d'un autre côté puis-je demeurer dans le silence sur un fait si important, & que V. M. a intérêt d'éclaircir. Toute l'armée voulut que ces incen-

diai-

diaites fussent apostés par le Marquis de Louvois, & que la jalousie qu'il portoit au Vicomte de Turenne & qui augmentoit tous les jours fut cause qu'il vous fit cette trahison; & ce qui donna lieu qu'on le soupçonnât davantage; c'est que ce grand homme ne put s'empêcher de dire en même tems, que les Ennemis que V. M. avoit sur les bras au dehors de son Royaume étoient fort à craindre; mais que cependant ceux du dedans l'étoient encore davantage.

Votre Majesté cependant s'empara de la Ville de Treves dont l'Electeur s'étoit déclaré assez hautement contr'elle, en livrant Coblents & Hermestein à ses Ennemis. Montecucully fut passer le Rhin à la premiere de ces deux places, & ayant été joint par le Prince d'Orange, ils mirent le siege devant la Ville de Bonn qui ne valloit rien, & où ils demurerent néanmoins près de trois semaines, devant que de s'en pouvoir rendre maîtres. V. M. sçait les raisons pour lesquelles elle laissa prendre cette place sans coup ferir, mais si l'on en croit encore tout ce qu'en dirent les Officiers de votre Armée, & même quelques gens qui ont l'honneur d'approcher V. M. de fort près, ce fut encore un coup du Marquis de Louvois qui voulut empêcher par là que le Vicomte de Turenne n'aquit trop de gloire.

Ainsi toute la Campagne se termina à faire repentir de sa mauvaise foi l'Evêque de Wirts-

I 6 bourg,

bourg, dont ce Vicomte ruina un beau Chateau qu'il avoit à la Campagne, & dont il fut brûler tous les meubles sans permettre que les soldats les pillassent; car il ne vouloit pas qu'il les fit racheter sous main, ce qui n'auroit été pour lui qu'une perte legere, les soldats donnent les choses ordinairement pour la dixième partie de ce qu'elles valent. Aussi pour en dire la verité il ne pouvoit être puni trop grievement. Les gens qui manquent ainsi à leur parole meritant d'être traités à la dernière rigueur. Cependant l'on peut dire d'un autre côté que le Vicomte de Turenne avoit été trop credule, sur tout à l'égard d'une personne si suspecte par sa naissance, dont il devoit presumer qu'il seroit bien plus dans les interêts de son Ennemi que dans les siens.

L'Electeur Palatin vous tourna le dos quelque tems après, & il prit pour pretexte qu'il souffroit autant de vos troupes que si vous eussiez été son ennemi déclaré. Mais il vous étoit impossible de faire autrement, parce que les Imperiaux muguettoient Philisbourg, & il falloit bien s'en approcher pour le couvrir. Je crois aussi que ce qui vous arriva après la prise de Bonn; qui avoit été precedée de celle de Naerden, dont le Prince d'Orange s'étoit emparé par la lacheté du Gouverneur, ce qui vous obligea d'en faire une punition exemplaire, je crois dis-je que ces deux événemens malheureux contribuerent beaucoup à la defection, car vous futes obligé d'abandonner
Utrecht

Utrecht; & le Duc de Luxembourg, qui commandoit de ce côté-là à la place du Marquis de Rochefort, dont l'incapacité vous avoit enfin obligé de le retirer de cette Frontiere, eut bien de la peine de se sauver avec son armée, neanmoins en étant venu à bout contre le sentiment de plusieurs, qui croyoient qu'il auroit beaucoup à souffrir dans une si longue marche, il prit garde à la Flandres Françoisse, sur laquelle les Espagnols faisoient paroître quelque dessein.

Pendant que cela se passoit, le Roi de Suede avoit été reçu Mediateur de toutes les parties, pour terminer ce grand different. On s'étoit ensuite assemblé à Cologne où l'on s'étoit rendu de toutes parts; mais comme les preliminaires sont longs en pareilles rencontres il n'y avoit point encore d'apparence que les choses s'accommodassent si tôt. Cependant votre Flotte qui étoit toujours jointe à celle des Anglois combattit celle de Hollande par trois fois, pendant cette Campagne; & bien loin de perdre en cette rencontre la reputation qu'elle avoit aquisé l'année precedente, elle l'augmenta encore par la fermeté qu'elle fit paroître dans ces trois combats. Il n'y eut rien pourtant de decisif de part ni d'autre, & comme vos conquêtes donnoient de la jalousie à vos Alliés, aussi bien qu'à vos ennemis, les Anglois songerent à vous abandonner.

Vous fites cependant tout ce qui se pouvoit faire humainement pour conserver leur al-
I 7 liance.

liance, Vous donnatés même une femme de votre main au Duc d'York héritier presomptif de cette Couronne, & ce Prince eut tant de maîtresses en cinq ou six mois de tems, qu'on eut dit qu'il vouloit épouser toute la terre. La première qu'il eut fut Mademoiselle d'Elbœuf. Il envoya pour cela à Paris le Comte de Peterbouroug qui en conféra avec moi, selon les ordres que je receus de V. M. J'avois grande inclination que cette affaire réussit à cause de l'estime que je faisois de cette Princesse, mais le Comte de Sunderlant Ambassadeur d'Angleterre s'étant brouillé avec Peterbouroug sur des comptes qu'ils firent l'un de l'autre, leur mesintelligence fut cause qu'elle se rompit.

La Princesse Marianne de Wittemberg fut sur les rangs après elle, & la chose fut poussée si loin que V. M. en signa le contract, avec les Commissaires que ce Prince avoit deputed à cet effet. Ainsi j'eus ordre d'écrire à Madame la Duchesse de Wittemberg de venir pour assister aux noces de sa fille; mais dans le tems qu'on s'imaginoit que la chose ne pouvoit plus manquer, elle se rompit par des medifances qui furent faites de cette Princesse, à qui ses ennemis attribuoient de certains deffauts dont je ne me suis jamais apperçû. L'on pretend que la source en vint d'une personne de tres petite étoffe, qu'elle avoit desobligée, tant il est vrai que le plus petit ennemi est capable de nuire dans l'occasion, mais

mais le remede qu'on trouve à cela est de ne s'en jamais faire, du moins de guet à pan. Cependant c'est à quoi beaucoup de grands Princes ne prennent pas garde, & la demangeaison qu'ils ont de parler & de médire; leur fait quelquefois lacher de parolles qu'ils voudroient après cela racheter de beaucoup de choses. Mais le mal est fait, & ils ne songent à y apporter remede que quand il n'en est plus tems. En effet, rien ne peut reparer un coup de langue; c'est une offense qu'un homme de cœur ressent jusques à la mort, de sorte qu'il faut être touché de Dieu bien vivement pour n'en pas souhaiter la vengeance. Mais graces au Seigneur, c'est un vice qu'on ne scauroit imputer à V. M. car outre qu'elle parle peu, elle ne parle jamais qu'à propos, & sans y mêler en aucune façon le prochain. Je dirai encore à son honneur qu'elle ne fait ce que c'est que de se fâcher. Il y a bien-tôt quarante ans que je suis à la Cour, & vingt-cinq que j'ai l'honneur de l'approcher de fort près, cependant je puis jurer en verité, que je ne l'ai veüe qu'une seule fois dans une petite émotion. Ce fut lors que Mr. de Werthamont, contre qui il venoit de se rendre un jugement fort desagreceable pour lui, à cause de ses violences & de ses injustices, osa se presenter devant elle. Je remarquai qu'elle rougit de colere, & que le ton dont elle se servit pour lui dire de ne se pas montrer à la Cour, n'étoit pas celui dont elle se servoit ordinairement pour faire ses autres commandemens. Le

Le mariage de la Princesse Marianne ayant manqué par la raison que je viens de dire, celui de Mademoiselle de Crequi qui a épousé depuis le Duc de la Tremouille fut mis sur le tapis. Le bruit que son pere avoit d'être fort riche & d'avoir bien fait ses affaires dans son Ambassade de Rome, où les autres se ruinent néanmoins, lui attira cet honneur. Mais le Duc & la Duchesse de Crequi n'ayant pû se résoudre à lui donner tout ce qu'il falloit pour lui procurer un mariage si avantageux, ils manquerent par leur avarice une occasion que d'autres auroient achetée au prix de tout leur sang.

Le Duc d'Yorck se rabbatit en suite sur la Princesse de Modène, à qui Mr. le Cardinal son oncle avoit laissé douze cens mille francs que j'avois entre les mains, & ne s'étant trouvé nulle difficulté à cette affaire, elle fut conclue au contentement de l'un & de l'autre.

Cependant la leçon qu'un Prince doit tirer de ce que je viens de dire, est d'être toujours si bon menager que l'impuissance ne l'oblige jamais à rien faire d'indigne de sa naissance. Car enfin quoi que Mademoiselle de Crequi fut une fille de qualité, ce n'étoit pas un parti sortable pour un Prince qui étoit à la veille de remplir le Trône d'Angleterre. Je sçais pourtant que sans remonter bien loin dans l'histoire de cette Nation, Henri VIII. épouza deux femmes qui n'étoient pas de meilleure Maison, & qui même n'en étoient peut-être pas
de

de si bonne. Mais il y a de la différence entre ce que l'amour fait faire, ou ce que l'on fait de dessein premedité, & après une meure de liberation. Ainsi l'espece est toute différente, & quoi qu'il y ait de la faute dans l'un & dans l'autre, on peut juger néanmoins qu'elle est plus grande où les choses se font de pure volonté, que lors que l'on ne s'en trouve plus le maître.

Puisque me voici sur un mariage, il ne faut pas que j'en sorte sans rendre compte auparavant à V. M. d'une chose dont je me suis vanté tantôt. Je lui ai dit que j'avois refusé un parti considerable pour mon fils, parce que je trouvois qu'elle n'en seroit peut-être pas contente. Ce fut celui de Mademoiselle de Bourbonville, qui est aujourd'hui Madame la Duchesse de Noailles. Ce fut Mr. son pere qui me le fit proposer, & il me fit dire en même tems qu'il y attacheroit des conditions si avantageuses pour mon fils que j'aurois lieu d'en être satisfait. Comme il me faisoit bien de l'honneur j'en receus la proposition comme je le devois. Mais quand il vint à s'expliquer il demanda que j'employasse mes soins pour le faire retablir dans le Gouvernement de Paris que V. M. lui avoit ôté, parce qu'il avoit des liaisons trop étroites avec Mr. Fouquet, & que d'ailleurs il lui faisoit si mal sa cour, qu'il étoit des mois entiers à une maison qu'il avoit achetée aux portes de Paris sans lui venir rendre ses respects. Il se divertissoit-là cependant
tout

tout de son mieux ; mais pour faire accroire à V. M. que s'il ne se rendoit pas auprès d'elle il en avoit de justes raisons, il se plaignoit à ceux qui l'alloient voir, & qui le lui pouvoient redire qu'il avoit des vapeurs continuelles qui l'obligeoient à ne pas sortir de chez lui. Ce pretexte se detruisoit néanmoins par la vie qu'il y menoit ; ce n'étoit que festins & rejoüissances, ce qui étant rapporté à V. M. elle crut devoir en user comme je viens de dire qu'elle avoit fait ; quoi qu'il en soit je le remerciai fort civilement de l'honneur qu'il me vouloit faire, & j'aimai mieux me priver de l'avantage qui me devoit revenir d'une si grande alliance que de l'acheter au hazard de déplaire à V. M.

Les grandes affaires qu'elle avoit à demêler dans la multitude d'envieux qui s'élevoient contr'elle ; ne l'empêcherent pas de travailler au repos de l'Italie, qui étoit sur le point de se troubler par le différent qui étoit survenu entre le Duc de Savoye & la Republique de Genes. Vous y interposâtes vôtre autorité, & les deux parties ayant accepté vôtre mediation, vous les remites en bonne intelligence.

Cependant vous eutes à travailler tout de nouveau en Pologne dont le nouveau Roi mourut sans enfans, après avoir épouze la sœur de l'Empereur. Le Prince de Lorraine en étoit amoureux auparavant, & le bruit étoit que si Sa Majesté Imperiale en eut consulté cette Princesse, elle l'auroit preferé, tout de-

pouillé

pouillé qu'il étoit de ses Etats, à la Couronne que le nouveau Roi lui mettoit sur la tête. Quoi qu'il en soit la bonne volonté qu'elle avoit pour lui fit sa brigade si puissante dans ce Royaume, qu'on crut qu'il n'y auroit que lui qui rempliroit le Trône. Le peu de satisfaction d'ailleurs que les Polonois avoient eu du deffunt, sembloit les obliger de remettre en vigueur la loi, en vertu de laquelle ils avoient été tant de tems sans se choisir un maître d'entre leur Nation. Vôtre Majesté sembla même approuver qu'ils la fissent revivre, par les soins qu'elle prit de leur faire preferer le fils aîné du Duc de Neubourg au Prince de Lorraine. Dans l'autre Election, elle avoit porté le pere qui avoit le même Prince de Lorraine pour concurrent, & le Prince de Condé, mais comme cette nation avoit trouvé à redire à son âge qui étoit déjà avancé, ce defaut qui lui auroit paru encore plus grand en ce tems-là que dans l'autre, fit que V. M. pour s'accommoder à son humeur leur proposa le fils au lieu du pere. Elle depensa même beaucoup d'argent pour faire réussir la chose ; car elle lui tenoit extrêmement au cœur, à cause des suites qui étoient de consequence dans la conjoncture ; mais il y avoit lieu de craindre qu'elle tourneroit mal pour elle, quand son Ambassadeur par son adresse, fit encore refoudre cette nation à preferer un de ses sujets aux Princes qui lui étoient proposés. Elle élut Jean Sobieski Grand Maré-

chal

chal de Pologne, ce qui deplut fort à vos ennemis, qui s'imaginoient qu'il entreroit dans les interêts de V. M. parce qu'il avoit épouzé une Françoise qui étoit fille du Marquis d'Arquyen Capitaine des cent Suisses de Monsieur votre frere.

Vous auriez eu besoin de ce secours pour reprimer les entreprises de la Maison d'Autriche, qui se figuroit que vous ne sortiriez jamais à votre honneur de la guerre que vous aviez entreprise; prevenüe de cette opinion, elle fit deux choses qui la decrierent beaucoup, parmi les gens qui étoient exemts de la passion dont elle étoit animée: l'une fit de faire enlever dans Cologne le Prince Guillaume de Furstemberg Abbé de Stavelo, Plenipotentiaire de l'Electeur de Cologne, qui en cette qualité devoit être à l'abri de semblable insulte, à moins que de vouloir violer le droit des gens. L'autre de prendre de force cinquante mille écus que V. M. avoit dans cette Ville, & qui leur devoient être sacrés par la même raison; mais comme elle vouloit mettre obstacle à la paix, & qu'elle n'en trouvoit point de plus fort, elle passa par-dessus toute sorte de consideration.

Le Prince Guillaume fut d'abord conduit à Bonn, où il eut une conversation de dix heures entieres avec le Marquis de Grana qui en étoit Gouverneur. Celui-ci lui reprocha qu'étant né Allemand il avoit grand tort de trahir sa patrie; ce qu'il avoit fait en plusieurs ren-
con-

contres qu'il lui cita precisement. Il n'en voulut pas demeurer d'accord, mais bien de s'être attaché au service de V. M. après avoir taché plusieurs fois auparavant de meriter les bonnes graces de l'Empereur, qui ne les lui avoit jamais voulu accorder. De Bonn il fut conduit à Neustat où l'Empereur resolut de le faire mourir dans la prison, après avoir fait rendre secretement une sentence contre lui, où avoient assisté peu de personnes, & par laquelle il étoit condamné d'avoir la tête coupée; mais V. M. qui joint encore à tant de belles qualitez qu'elle a en partage, celle de savoir penetrer jusques dans le cabinet de ses ennemis, trouva moyen de faire agir le Nonce du Pape, qui representa à l'Empereur, qu'il ne lui appartenoit pas ainsi de faire mourir un Ecclesiastique; & comme c'est un Prince à se mettre aisement le scrupule dans la tête, il en demeura là, & fit transferer le prisonnier dans une autre prison.

Votre Majesté porta ses plaintes à la Cour de Vienne de la violence qui avoit été faite en la personne de ce Prince, & demanda en même tems la restitution des cinquante mille écus qui lui avoient été pris; mais n'ayant pas eu plus de satisfaction sur l'un que sur l'autre, elle rapella ses Ambassadeurs qui étoient toujours à Cologne, & les autres Princes en firent autant, voyant qu'il n'y avoit pas plus de seurete pour eux que pour le Prince Guillaume, après ce qui lui étoit arrivé.

Cependant le moyen de mettre la raison de son côté étant de se rendre le plus fort, vos ennemis firent de si grands efforts pour mettre un grand nombre de Troupes sur pied, que beaucoup de gens s'imaginèrent, que V. M. n'y résisteroit jamais. L'Evêque de Munster en fut si fort persuadé qu'il quitta son parti, & l'Electeur de Cologne en auroit fait autant dans le même tems si l'Evêque de Strasbourg ne l'eut rassuré. Mais dans le tems qu'on vous croyoit prêt de succomber sous le poids de tant d'ennemis, vous futes attaquer la Franche Comté, à qui vous aviez offert de demeurer neutre. Comme les Suisses qui s'étoient mêlés de cette negociation étoient chagrins contre les Espagnols, de ce qu'ils les avoient refusés, ils garderent leurs Frontieres afin que leurs Alliez ne pussent les secourir. V. M. qui fit cette conquête en personne, fit voir en cette occasion des choses qu'on n'avoit point encore veues à aucune attaque de place, elle fit guinder des canons sur des montagnes où un homme avoit peine à grimper, & ce fut par ce moyen qu'elle se rendit maîtresse de Besançon que vos Ennemis croyoient imprenable.

La conquête de cette Province donna de nouvelles forces à V. M. qui en avoit bon besoin, dans l'état où elle se trouvoit, car on lui avoit encore debauché le Roi d'Angleterre qui fit sa paix avec la Hollande par une espece de violence que lui firent ses sujets, qui avoient

encore plus de jalousie que les autres de vos conquêtes. Il vous laissa pourtant les troupes qu'il avoit à votre service, & qui consistoient en quelques Regimens, dont le plus considerable étoit celui qu'on appelloit le Regiment Royal d'Angleterre, dont le Colonel étoit le Duc de Montmouth. Les Officiers en étoient assez insolens, ainsi il y en eut un qui maltraita de parole un Pallefrenier du Marquis de Louvois qui traversoit leur camp pour prendre le plus court chemin. Votre Ministre qui vouloit qu'on portât respect jusques à ses livrées fit mettre aux arrêts cet Officier, sur quoi les autres se mutinerent, & comme il n'avoit pas la même inspection sur eux que sur vos troupes, il fut obligé de le faire relâcher. Cela lui donna quelque mortification, lui qui est extrêmement glorieux; mais un Ministre, & même une autre personne de plus grande ou de moindre consideration, a mauvaise grace de prendre ainsi le parti d'un Valet contre un honnête homme, à moins qu'il ne sçache qu'on a eu dessein de s'adresser à lui en le maltraitant. Cette conduite est bien éloignée du flegme d'un de vos Capitaines, qui aiant vû battre devant lui son Cocher qui le menoit, dit à celui qui l'avoit battu & qui lui en vint le lendemain faire excuse, sur ce qu'il ne le connoissoit pas, qu'il lui étoit bien obligé, & qu'il lui seroit avantageux que ceux qu'il avoit chez lui pour le faire servir eussent la main aussi bonne, parce qu'on

qu'on les craindroit plus qu'on ne faisoit.

La Franche Comté étant ainsi reduite à vôtre obéissance, vous résolutes de la faire encore mieux fortifier qu'elle n'étoit. Ainsi le Marquis de Louvois jeta les yeux sur un Ingenieur nommé de Combes, homme expérimenté & entendu, & qui avoit donné des marques de sa capacité dans les travaux qui avoient été faits en Hollande, dont il avoit eu la conduite. Il voulut réserver néanmoins les fortifications de Besançon qu'il destinoit à Mr. de Vauban dont de Combes n'étant point satisfait il prit la liberté de lui remontrer qu'ayant été Ingenieur en chef en Hollande, ce lui étoit une espece d'affront d'avoir à partager avec un autre une Province qui étoit bien moins considérable. Mais comme ce Ministre est fait d'une maniere qu'il veut qu'on pleye sous lui sans repliquer, il l'envoya à la Bastille, où il fut traité si cruellement qu'on l'y laissa trois jours entiers dans une chambre sans y mettre un lit. Cet homme qui ne croyoit pas meriter rien de pareil, prit les choses si fort à cœur qu'il en fut saisi. Ainsi le Marquis de Louvois étant allé le voir onze jours après, & lui ayant demandé s'il ne seroit pas plus sage à l'avenir, il lui répondit que c'étoit à quoi il ne pensoit plus, mais bien à rendre compte à Dieu de ses actions, l'état où il l'avoit mis devant l'envoyer en l'autre monde, avant qu'il fut peu. En effet quoi que ce Ministre le
fit

fit sortir à l'heure même, il mourut trois jours après; ce qui doit nous apprendre qu'il ne faut pas se servir toujours de toute son autorité, principalement à l'égard des gens qui ont du courage, & qui ne refusant d'obeir que parce qu'ils croient qu'il y va de leur honneur, méritent plutôt qu'on les avertisse en bon ami de la faute qu'ils peuvent faire, que de les en corriger avec tant de rigueur.

Cependant les grands succez de V. M. le rendant hardi à lui demander tous les jours de nouvelles graces, il obtint d'elle que je lui fournirois tous les ans quarante millions pour le fonds de la guerre, dont il ne rendroit compte qu'à elle seule. Or ce compte s'est rendu sur une feuille de papier, ce qui est bien difficile néanmoins pour remplir une si grande somme; je crois aussi que cela n'a pas peu servi à lui faire amasser les prodigieuses richesses qu'il a, & qui font dire avec raison que sa fortune passe celle de beaucoup de Souverains. Je m'imagine pareillement que toutes ces ordonnances qu'il fit pendant le cours de cette guerre, & par où il rendit tous les Officiers pauvres sous des pretextes specieux, tournerent plus à son profit qu'à celui de V. M. Car je sçais qu'elle le gratifia de tous ces revengans bons, qui étoit une espece d'amande, laquelle fut si peu du goût de quantité de bons Officiers, que plusieurs en quitterent le service.

Cela ne remplit pas néanmoins son avidité,

non plus que les Postes étrangères dont V. M. l'avoit gratifié, & qu'il faisoit monter à une somme exorbitante, par les taxations inouïes des lettres dont la moindre payoit tout au moins une fois autant qu'elle avoit coutume de payer, du tems de Mr. de Nouveau. Il demanda encore la Surintendance des Chevaux de louage sur lesquels il mit un Impôt; non content de ce revenu, il obtint des privilèges pour ceux qui auroient ces chevaux, par le moyen desquels il y en eut qui lui donnerent chacun jusques à cent écus, non qu'ils fissent ce profit dans le louage qu'ils en faisoient, mais parce que cela les exemptoit de gens de Guerre, qui leur étoient si fort à charge qu'ils trouvoient encore en avoir bon marché.

Enfin sa faveur vint à tel point qu'il crut pouvoir tout faire sans que personne osât s'ingérer d'y trouver à redire. En effet chacun à l'envi s'efforça de lui rendre ses respects; & comme les grâces ne couloient plus que par son canal, il est impossible de dire les bassesses que les plus grands de vôtre Royaume firent auprès de lui. Je fus cependant assez ferme pour ne pas aller à l'adoration avec les autres & voyant que les quarante millions que V. M. m'avoit ordonné de lui fournir coutoient infiniment à ses peuples, qu'il falloit surcharger pour subvenir à cette dépense, & à toutes les autres qu'il falloit faire d'un autre côté, je me mis à examiner en quoi se pouvoit de-

penfer

penfer une si grande somme; mais je trouvai, du premier coup d'œil un abus très considérable, puis qu'il montoit seulement à quinze ou seize cens mille écus tous les ans. Je veux parler de celui des routes qui se committent en 1673. & 1674. & qui fut à tel excès qu'il ne falloit qu'être laquais de ce Ministre pour en avoir cinq ou six. On établit même des Bureaux à Paris comme pour les propres affaires de V. M. où l'on payoit à vue; de sorte que si cela eut continué encore longtemps, il auroit fallu bien-tôt augmenter les quarante millions qui n'eussent pas suffi pour un si grand desordre. V. M. m'écouta sur les remontrances que je lui en fis, & ayant jugé à propos de nommer des Commissaires pour en connoître, les plus criminels se sauverent; de sorte que ceux qui furent arrêtés ne pouvant parler si pertinemment que les autres, on les fit sortir de prison, après avoir payé la somme à quoi ils avoient été taxés.

Cette affaire étoit d'assez grande conséquence pour porter coup à la fortune de ce Ministre, mais le secours que V. M. en tiroit, pour le detail de la guerre, à quoi il étoit fort appliqué, vous donnant lieu de l'écouter dans ses justifications, il se sauva aux dépens des Officiers sur qui il rejetta tout ce qui avoit été fait. Voilà comment il y a des conjonctures heureuses & qui font oublier des choses qu'on puniroit avec sévérité dans un autre tems. Voilà comment aussi les gens

de grande faveur se trouvent toujours innocens ; pendant que les autres qui sont bien moins coupables se trouvent accablés. Mais c'est un malheur qui ne regne pas d'aujourd'hui, & cet abus a la mine de durer encore long-tems avant qu'on y apporte remede.

La deféction de l'Electeur Palatin & de l'Evêque de Munster obligerent V. M. d'abandonner toutes les conquêtes qu'elle avoit faites en Hollande, à la reserve de Graves & de Mastricht. Elle forma de toutes les garnisons qu'elle y avoit un bon corps d'Armée ; ce que Mr. le Prince lui avoit conseillé, il y avoit déjà quelque tems, mais à quoi le Marquis de Louvois s'étoit toujours opposé. Cependant le Vicomte de Turenne qui avoit fermé les passages de la Comté de Montbeliard par où le Duc de Lorraine pretendoit secourir la Comté de Bourgogne n'ayant plus que faire de ce côté-là, retourna en Allemagne où il prit Germesseim, & le fit raser. Il ôta par là l'esperance qu'avoit l'Electeur Palatin que cette place ressereroit la garnison de Philisbourg qui desoloit ses Etats. Il s'achemina ensuite vers le Rhin qu'il passa pour aller combattre les troupes Imperiales qui étoient grossies de celles du Duc de Lorraine & de l'Evêque de Munster. Il les trouva postés si avantageusement qu'il y avoit du risque à entreprendre de les forcer. Neanmoins considerant qu'outre qu'il y avoit une espece d'affront pour lui d'être venu si avant, & de reculer,

ler, il y avoit encore un autre inconvenient qui étoit que s'il attendoit davantage, les ennemis seroient bien-tôt plus forts que lui, à cause que dans peu ils devoient être joints par le Duc de Bournonville, considerant dis-je que de quelque côté qu'il se tournât, il y avoit des difficultés à surmonter, il prit le parti le plus honorable qui étoit de combattre. Cependant il faut tomber d'accord que c'est avec raison qu'on avoue qu'il n'y a que Dieu qui donne le gain des batailles, puis que sans lui il étoit impossible que ce General se tirât de cette affaire avec honneur. Il falloit forcer avant toutes choses la petite Ville de S. Seim où les ennemis avoient jetté leur Infanterie ; on n'y pouvoit aller que par des defilés que gardoient leurs dragons ; mais il surmonta si facilement toutes ces difficultés, que quoi que ses troupes fussent les meilleures de l'Europe, elles ne pouvoient faire cela d'elles mêmes, si Dieu n'eut combattu pour lui. Il chassa ces Dragons, & prit la Ville ; & ayant marché en suite contre la Cavallerie, à qui il falloit encore aller par des defilés, il la battit & donna une telle épouvante à ceux qui se sauverent qu'ils ne se crurent pas en seureté, jusques à ce qu'ils eussent passé le Nekre.

Cette victoire vous coura cher neanmoins, & vous perdités dans ce combat quantité de bons Officiers qui vous auroient encore été fort utiles. En effet vous aviez des affaires de tant de côtez qu'il falloit une tête comme

la vôtre pour y donner ordre. Le Comte de Souches qui commandoit les principales forces des Imperiaux entra en Flandres, il se joignit au Prince d'Orange, dont l'armée se trouva de soixante mille hommes. Celle qui resta en Allemagne devint aussi tres forte dans peu de tems, par le secours qui lui vint de tous côtés; de sorte qu'elle ne se ressentit plus de la perte qu'elle avoit faite. D'ailleurs il vous fallut pourvoir à la seureté du Roussillon, où les Espagnols faisoient mine de vouloir entreprendre quelque chose; mais ce qui vous embarrassa davantage, c'est que les Hollandois qui se trouvoient Maîtres de la Mer par la defection du Roi d'Angleterre, menaçoient les Côtes de Normandie & de Bretagne, où l'allarme étoit si grande qu'on eut dit que tout étoit perdu. Enfin après avoir rodé d'un côté & d'autre, ils tenterent de surprendre Belle-Isle, où ils receurent quelque échec. Cela les obligea de se retirer, & s'étant jettés sur l'Isle de Noirmoustier ils la pillerent, & exigerent quelque somme d'argent des maisons les plus accommodées, qu'ils menaçoient de brûler, si on ne leur donnoit contentement. Ce grand armement & qui se promettoit d'engloutir vôtre Royaume s'étant terminé à si peu de chose, ils furent chercher une meilleure fortune à l'Amérique, où ils s'imaginoient que les grandes affaires que vous aviez sur les bras, vous auroit empêché de donner ordre; mais y ayant assié

S. Tho-

S. Thomé, ils y trouverent une si grande résistance, qu'elle les y tint jusques à l'arrière saison; de sorte que le tems n'étant plus propre pour terminer la Mer, ils furent obligés de lever le siege.

Cependant le Vicomte de Turenne après avoir gagné le combat de S. Seim, vint retrouver en deça du Rhin une partie de son Armée qu'il y avoit laissée, pour pouvoir faire plus de diligence. Il scût là que les ennemis devoient recevoir un nouveau secours; ce qui l'obligea de repasser ce Fleuve pour les aller combattre une seconde fois, avant qu'ils fussent si forts qu'il n'osât plus l'entreprendre; ils se retirerent au delà du Mein, & sous le canon de Francfort; mais ce General les suivant de près chargea leur arrieregarde au passage de la Riviere, où ils perdirent près de huit cent hommes. Cependant n'osant entreprendre de les aller deloger d'où ils étoient, il revint sur ses pas où il acheva de ruiner le Pays de l'Electeur Palatin qui s'en trouva scandalisé, & sur tout du feu qui avoit été mis à quelques Villages, dont pourtant le Vicomte de Turenne étoit innocent. En effet cela s'étoit fait par des Soldats qui s'étoient vengés par là, de ce que les Paysans avoient massacré avec beaucoup de barbarie quelques-uns de leurs camarades.

Quoi qu'il en soit sa passion l'empêchant d'entrer dans ce détail, il fit un appel en forme à vôtre General, & le lui envoya signifier

K. 4.

par

par un trompette ; mais il étoit trop sage pour se prendre au mot, & il lui fit réponse qu'ayant l'honneur de commander l'Armée de V. M. il ne pouvoit rien faire sans recevoir ses ordres là-dessus : Qu'à l'égard des plaintes qu'il faisoit contre lui, elles étoient tres-mal fondées, puisque si ses Sujets s'étoient abstenus des cruautés qu'ils avoient exercées sur les Soldats de V. M. ils n'auroient jamais songé à brûler leurs maisons : Qu'au surplus il ne refuseroit point l'honneur qu'il lui faisoit de se vouloir battre contre lui, pourvu que ce fut chacun à la tête d'une Armée, & qu'en le faisant il rendit service à V. M.

Les Imperiaux ayant demeuré assez de tems sous le canon de Francfort, pour avoir celui de se fortifier du secours qui leur fut envoyé de la part de plusieurs Princes de l'Empire, le Vicomte de Turenne trouva leurs forces si supérieures aux siennes, qu'il prit le parti de se retrancher entre Landau & Weissembourg. Comme ils virent qu'il se retireroit ils voulurent le pousser à leur tour, & s'approcherent pour cela de Mayence, où ils pretendoient passer le Rhin ; mais l'Electeur de ce nom, avec qui V. M. avoit pris des mesures, ne voulant pas faire comme l'Evêque de Wirtsbourg, les pria de vouloir aller chercher passage ailleurs.

L'Armée du Prince d'Orange demouroit campée pendant ce tems-là, & V. M. en étoit surprise toute la premiere, ne pouvant com-
pren-

prendre qu'il demeurât sans rien faire avec des forces si formidables. Le Prince de Condé l'observoit, & comme il étoit beaucoup plus foible, il jugea à propos de se retrancher, afin de ne donner combat que quand il en trouveroit l'occasion. Cependant le Prince d'Orange voyant toutes vos troupes occupées ou à lui faire tête, ou à observer les Imperiaux, dont l'Armée devoit être bien-tôt de soixante mille hommes, par la jonction du Marquis de Brandebourg, qui étoit en marche, ils assiegerent Graves sous la conduite de Rabenhaut, Officier qui s'étoit acquis quelque reputation contre l'Evêque de Munster, pendant que ce Prelat étoit dans votre parti. Le Comte de Chamilli, Cadet de celui dont j'ai parlé ci-devant, étoit dans la Place, & la deffendit si bien que ce General eut le tems de se morfondre devant. Il fit des sorties continuelles ; de sorte qu'au bout de trois mois Rabenhaut étoit presque aussi avancé que le premier jour, quoi qu'il eut promis qu'il en rendroit bon compte dans trois semaines.

Cependant le Prince d'Orange fit dessein d'entrer en France. Il trouva la chose plus facile que de faire un siege devant votre Armée, qui ne l'eut pas souffert sans coup ferir. Ainsi s'étant mis en marche pour l'execution de son dessein le Prince de Condé le suivit, & chargea son arriergarde : Il le fit si brusquement qu'il tua plus de trois mille hommes, fit autant de prisonniers, prit ses bagages &
K 5 quel-

quelques pieces de canon devant qu'il se put reconnoître. Mais le pays qui étoit tout couvert de hayes & tout coupé de ravines lui offrant un secours qu'il n'eut pas trouvé en rase Campagne, il y jeta son Infanterie, qui à la faveur de ces postes avantageux, empêcha celle de V. M. d'avancer davantage; toutes fois l'envie que le Prince de Condé en avoit lui faisant entreprendre de choses qui auroient paru impossibles à un autre, il y fit tuer bien du monde & y perdit même trois chevaux sous lui, tant il s'efforçoit par son exemple de donner de la chaleur à l'action. Mais la grande résistance des ennemis ayant rendu ses efforts inutiles la nuit qui survint separa les combattans, qui s'attribuerent chacun la victoire. Mais ce fut avec peu d'apparence de verité de la part des ennemis, car ce qui fait la victoire est de demeurer maître du champ de bataille: d'avoir des depouilles des ennemis: de leur faire des prisonniers & mille choses semblables qu'il est inutile de specifier tout du long. Or tout cela se trouvoit du côté de V. M. & rien du tout du leur, sinon qu'ils pouvoient se vanter que le Prince de Condé avoit perdu autant de monde qu'eux, & peut-être un plus grand nombre d'Officiers.

Quoi qu'il en soit la fin de ce combat ne répondit pas au commencement, qui ne pouvoit être plus glorieux pour vôtre General; mais l'envie qu'il eut de tout gagner lui fit perdre plus qu'il ne pensoit; car jusques-là on ne pou-

voit

voit dire qui de lui ou du Vicomte de Turenne en favoit le plus dans le métier de la Guerre. Il y en avoit même qui étoient prevenus en sa faveur, & qui lui ajugeoient le prix; mais les uns & les autres commencerent à changer d'opinion, & à le donner à son rival.

Cette Bataille servit néanmoins à faire échouer le dessein du Prince d'Orange qui ne songea plus à passer en France. Le Marquis de Louvois qui n'aimoit pas le Prince de Condé fut ravi de cet accident qui lui donnoit moyen de lui rendre de méchans offices auprès de V. M. & en effet il n'a gueres servi depuis cette Campagne, & je crois même qu'il n'auroit plus été du tout à la tête d'aucune armée, sans la mort du Vicomte de Turenne qui arriva la Campagne suivante, & qui engendra une espece de necessité de mettre à sa place un General de reputation.

S'il savoit ainsi faire tant de mal à ses ennemis, il savoit en recompense retirer du plus grand peril ceux qui étoient si heureux que d'avoir sa protection. Il le montra bien à Mr. le Bret Lieutenant general de vôtre armée de Catalogne, dont l'imprudence accompagnée d'un esprit de vanité lui fit commettre une faute qui demandoit une punition exemplaire.

Vôtre Majesté l'avoit envoyé en ce pays-là il y avoit déjà quelque tems, & l'y avoit laissé les années precedentes avec le commandement en chef de son armée; parce qu'il n'y paroif-

K. 6

soit

soit point encore d'ennemis considerables. Mais les Espagnols y ayant envoyé le Duc de St. Germain qui étoit un General de reputation avec une partie de leurs vieilles troupes, vous jugeâtes à propos de lui opposer le Comte de Schomberg qui le valloit bien, & avec qui il s'étoit trouvé plusieurs fois aux prises pendant qu'ils étoient tous deux en Portugal. Or cela étoit mortifiant pour un homme aussi vain qu'étoit Mr. le Bret, qui par ce moyen n'étoit plus que Lieutenant General, & comme il le supportoit impatiemment il fit un coup de sa tête dont il n'y avoit que le Marquis de Louvois qui le pût sauver. Les ennemis après avoir pris Bellegarde, qui leur donnoit entrée dans le Roussillon, camperent à la portée du canon de vôtre armée, ce qui déplaisant à Mr. le Bret, il leur donna combat, pendant que son General étoit encore au lit, & sans en attendre les ordres; mais il fut si bien étrillé que rien n'y manquoit; & si le Comte de Schomberg qui se leva fort étonné de sa hardiesse n'eut réparé sa faute par sa bonne conduite, l'armée de V. M. étoit deffaitte à platte couture. Cependant vôtre Cavalerie qu'il avoit engagée dans des ravines sans les faire reconnoître y fut passée par les armes, & la Rabliere qui la commandoit ayant été fait prisonnier avec quelques autres Officiers de consideration, ce qui en revint n'auroit pas été en état de toute la Campagne de faire aucune résistance, si les affaires qui survinrent d'ailleurs

aux

aux ennemis ne les eussent obligés de repasser en Catalogne.

La Ville de Messine capitale du Royaume de Sicile se plaignant depuis long-tems de l'exaction de leurs Viceróis, dont ils avoient informé le Conseil d'Espagne sans en recevoir aucune satisfaction, secouierent le jong un beau jour; & après s'être emparés du Port & d'un des principaux forts de la Ville, ils se mirent à crier liberté. A ce mot qui chatouille l'oreille de la populace, qui croit souvent contre toute sorte de raison qu'il y a beaucoup davantage à changer de maître, il y eut plus de soixante mille hommes qui prirent les armes. Cependant les plus habiles considerant qu'il leur étoit impossible de résister long-temps à leur Souverain, s'ils n'étoient soutenus par une Puissance qui fut capable de les soutenir, ils agiterent ce qui leur seroit plus expedient ou de s'adresser à V. M. ou d'avoir recours au Turc. Ils ne furent pas long-tems à balancer sur le choix qu'ils devoient faire, & ceux qui avoient un peu de soin de leur Religion, ayant fait connoître aux autres que de toutes façons il leur seroit bien plus glorieux d'implorer le secours de V. M. ils lui envoyerent des Deputés pour lui demander sa protection.

Les offres qu'ils vous firent furent de se donner à vous à condition que vous les traiteriez mieux que n'avoient fait les Espagnols. Vous assemblâtes là-dessus vôtre Conseil, qui

trouvant qu'il vous étoit avantageux de vous servir de cette occasion qui alloit occuper les forces des Espagnols de ce côté-là, conclut à assurer ces Deputés que vous les secoureriez de toutes vos forces. Cependant il fut d'avis que vous ne deviez pas recevoir la Souveraineté qu'ils vous offroient, & qu'il valloit mieux tâcher de mettre cet Etat en République.

Vous le renvoyates avec ces belles paroles, qui furent suivies en même tems de l'Effet. Car vous donnâtes ordre au Marquis de Valavois de prendre quelques-uns de vos vaisseaux pour escorter un convoi dont ils avoient grand besoin, & qui leur arriva fort à propos pour les retirer de la misere qu'ils commençoient à souffrir. Car ce n'est pas une petite entreprise que celle de se revolter contre son Souverain, & elle est suivie d'ordinaire de tant d'inconveniens que quand nous ne serions pas obligés par nôtre naissance & par un devoir indispensable de lui être fideles, nôtre propre interet suffiroit tout seul pour nous y porter. Mais si le sujet est ainsi dans l'obligation d'une fidelité parfaite envers le Souverain, le Souverain de son côté ne doit pas le traiter comme un esclave; il faut ne le charger qu'à proportion des besoins de l'Etat, autrement où il succombe sous le poids dont il l'accable, ou il regimbe contre l'éperon; ainsi qu'il arrive à ces chevaux qu'on veut dompter tout d'un coup, sans les accoutumer insensiblement à la correction. La

La revolte de Messine empêcha que les ennemis ne profitassent de la victoire qu'ils avoient remportée en Rouffillon, & ayant été obligés de se retirer de cette Province pour courir au plus pressé, leur absence vous donna moyen l'année d'auprès de les en chasser tout-à-fait, en reprenant le Château de Bellegarde.

La disgrâce qui étoit arrivée en ce Pays-là à vos Troupes, fut recompensée si largement, par les suites heureuses que vos armes eurent cette Campagne en Allemagne & en Flandres, que vous eûtes tout sujet d'en être consolé. Elles avoient déjà triomphé deux fois sous le Vicomte de Turenne, & la Bataille de Seneff qu'avoit donné le Prince de Condé, n'avoit pas laissé de produire un bon effet; quoi que V. M. y eut perdu quantité de braves gens. Mais une chose dont j'ai oublié de parler tantôt, & qui vous fut néanmoins fort avantageuse, c'est que le bagage du Comte de Monterey, Gouverneur des Pays-bas Espagnols, y ayant été pris, vous y trouvâtes des papiers qui vous instruisirent d'une conjuration qui se faisoit dans vôtre Royaume, pour lui livrer quelques Places sur les Côtes de Normandie. Du moins ils en faisoient mention, car pour moi je ne saurois croire que cette conjuration fut veritable, & le peu de credit qu'avoit celui qui en étoit le chef, aussi-bien que tous ses complices, me donne lieu de m'imaginer que c'étoit bien plutôt un leure dont

dont il s'étoit servi pour tirer de l'argent des Espagnols, lui qui n'avoit pas un sol & qui étoit tout noyé de dettes.

Ce Chef étoit le Chevalier de Rohan, qui étoit parfaitement bien fait de sa personne, mais d'une si misérable conduite qu'il s'étoit perdu auprès de V. M. qui avoit eu autrefois beaucoup de bonté pour lui. Il s'étoit mis mal pareillement avec tous ses proches, & même avec sa mere qui s'étoit plainte, & il n'y avoit pas long-tems, à V. M. qu'il l'avoit volée. Depuis cela il lui avoit fait encore divers autres traitemens fâcheux, pour raison de quoi elle étoit tous les jours sur le point de vous venir demander en grace de l'envoyer à la Bastille. Pour comble d'imprudance, il s'étoit defait de sa charge de Grand Veneur qui lui aidait à subsister, de sorte que ne sachant plus où donner de la tête, il fit ce que je viens de dire.

L'affaire étoit assez de conséquence à V. M. pour ne la pas negliger; car quand même elle auroit été persuadée qu'il ne l'auroit faite que dans l'intention que j'ai expliquée ci-devant, il falloit par sa punition arrêter le cours de ce desordre, qui étoit d'un méchant exemple pour ses peuples. Quoi qu'il en soit V. M. ayant donné ordre qu'on l'arrêtât, il fut mené à la Bastille pendant que le Major de vos Gardes fut à Roüen pour se saisir d'un de ses complices, nommé Latreaumont. Il le surprit au lit, & il ne tint qu'à lui de l'amener pieds & mains

mains liez en prison; mais la connoissance qu'il avoit avec lui l'ayant fait relâcher du devoir de sa charge, il lui donna permission d'entrer dans son cabinet, où il ne fut pas plutôt qu'il s'arma de deux pistolets, dont il en tira un sur le Major qu'il manqua. Un de vos Gardes qui étoit commandé avec lui, lui déchargea en même tems un coup de mousqueton dans le corps, dont V. M. fut fort fâchée, parce qu'étant mort un moment après, elle ne pût apprendre quantité de choses qu'elle esperoit savoir par sa bouche. Car c'étoit lui qui s'étoit chargé de toute l'intrigue, & qui avoit envoyé en Flandres un certain Maître d'Ecole qui étoit étranger, & qui s'étoit établi au Fauxbourg St. Anthoine. Celui-ci se voulut sauver, mais vous le fites arrêter pareillement, aussi bien que la Marquise de Villars & le Chevalier de Preaux.

Si le Chevalier de Rohan avoit sçu ce qui se passoit, il auroit bien pris garde à ne rien dire, parce qu'il n'y avoit que celui qui avoit été tué à Roüen, qui sçût qu'il étoit de la conjuration. Aussi quand on le demanda au Maître d'Ecole, il dit qu'il n'en savoit rien, & qu'il n'avoit agi qu'au nom du defunt. La Marquise de Villars & le Chevalier de Preaux n'en savoiert rien non plus, mais son rapporteur l'ayant tourné adroitement, il lui fit avouer ce qu'il n'y avoit que lui qui lui pût dire, sous la promesse qu'il lui fit que V. M. lui accorderoit son pardon. Cependant com-

me vous ne lui en aviez point donné d'ordre, vous ne crûtes pas à propos de satisfaire à sa parole, ainsi le Chevalier de Rohan fut condamné d'avoir la tête coupée; & s'étant aperçû, il y avoit déjà quelques jours, que son affaire n'alloit pas bien, parce qu'on lui avoit ôté un couteau qu'on lui avoit donné jusques-là, lors qu'il étoit à table, il demanda le Pere Bourdaloue Jesuite, pour se confesser.

Il y avoit vint-deux ans qu'il n'avoit fréquenté les Sacremens, mais il changea si fort tout à coup qu'on n'eut jamais crû que c'eût été lui. Il fit divers actes de contrition, d'humilité & de resignation à la volonté de Dieu, tellement que quand le Boureau vint pour le lier, & qu'il lui eut demandé s'il vouloit qu'il prit un ruban de sa ringrave, il lui répondit qu'il prit une corde, & que lui qui étoit un si grand pécheur ne pouvoit être traité trop rigoureusement. Il fit divers autres actes d'humiliation qui tirèrent des larmes des yeux des spectateurs, & étant sorti de la Bastille pour aller au lieu du supplice, qui étoit devant, il y fut à pied avec un courage, qui donna encore plus de compassion du triste état où il étoit réduit. Il demanda au Pere Bourdaloue, devant que de monter sur l'échaffaut, si on avoit pris soin de consoler sa mere, à qui il avoit demandé pardon de tout ce qu'il lui avoit fait, par une lettre extrêmement touchante; Il dit aussi un mot à la Mar-

qui-

quise de Villars qui devoit souffrir le même supplice, aussi-bien que le Chevalier de Preaux, & ayant rendu son col à l'exécuteur, il lui mit la tête à bas d'un seul coup.

Son corps fut porté à S. Paul dans un carrosse de deuil, où il demeura en dépôt jusques à ce qu'il fut transféré à l'Abbaye de Jouars, où il avoit demandé d'être enterré. La Marquise de Villars & le Chevalier de Preaux furent executés ensuite, & après eux le Maître d'Ecolle, qui fut pendu. Belle leçon pour une infinité de personnes qui mangent leur bien mal-à-propos, & qui ne sçachant après cela que devenir, sont tellement abandonnés de Dieu, qu'ils se portent à faire de méchantes actions. Belle leçon aussi pour ceux qui vivent dans un si grand libertinage qu'il semble qu'ils ne reconnoissent rien au dessus d'eux. Mais il vient un tems que Dieu leur apprend bien qu'il est leur Maître, permettant qu'ils tombent entre les mains de la Justice, ce qui leur fait faire reflexion, mais un peu tard, combien ils ont eu tort de s'éloigner de lui, heureux encore s'il leur fait la même grace qu'il fit à celui dont je viens de parler.

Cette affaire ayant interrompu le cours de celles de Flandres & d'Allemagne, je dirai à V. M. que le Prince d'Orange étant allé assieger Oudenarde, le Prince de Condé marcha au secours de cette Palce, & les Impériaux n'assistant pas le Prince d'Orange comme ils devoient, il fut obligé d'en lever le

siege

siège; & en suite il se separa du Comte de Souches, dont il étoit si mécontent qu'il se plaignit à l'Empereur, que sans lui les affaires de la Campagne auroient mieux tourné. L'Empereur pour le contenter fut quelque tems sans vouloir voir ce General; mais il trouva moyen à la fin de se justifier & de rentrer en grace.

Le siège de Graves avoit toujours duré jusques là, & même il ne paroissoit pas encore prêt à finir, ayant encore plusieurs dehors qui se deffendoient; outre que la saison qui commençoit à devenir facheuse laissoit voir peu d'esperance de reduire un garnison, qui sans nul secours que de ses forces avoit déjà fait perir une infinité de gens. En effet Rabenhaut avoit eu toujours le malheur d'être battu dans les sorties, que le Comte de Chamilli avoit faites; mais ce qui étoit de plus mortifiant pour lui, c'est qu'un de vos Colonels, âgé de près de soixante & dix ans, étoit venu exprés de Mastricht pour lui dérober le principal fruit qu'il se proposoit dans sa conquête. V. M. en abandonnant la Hollande en avoit tiré beaucoup d'argent, & les Villes qui ne lui avoient pû donner tout ce qu'elle demandoit lui avoient offert des ôtages, pour seureté qu'elles payeroient le surplus dans le tems dont elles étoient convenues avec elle.

Ces ôtages avoient été conduits à Graves, comme dans un endroit où ils seroient en seureté, mais Rabenhaut l'ayant assiégré il

contoit qu'en le prenant il épargneroit à la Hollande la somme dont ils étoient encore redevables, & qui montoit fort haut. Sa pretention paroissoit même tres bien fondée, parce que vous ne pouviez donner secours à cette place qui étoit separé des vôtres par Ruremonde & Venlo qui appartenoient aux Espagnols. Cependant de Melin Mestre de Camp de Cavalerie, étant, comme j'ai dit ci-devant, parti tout exprés de Mastricht pour les enlever, traversa le camp de Rabenhaut, & étant entré dans la Ville, il les prit & emmena au lieu de sa garnison par le même chemin qu'il étoit venu.

Cela fit perdre un peu de la reputation de ce General, tellement que le Prince d'Orange ne le regardant plus comme il avoit fait auparavant, il crût que s'il vouloit avoir Graves il ne devoit pas s'en attendre à lui. Il y fut lui-même accompagné de quelques troupes qu'il avoit ramenées de Flandres, & s'en rendit maître.

Graves étant ainsi tombé entre les mains de ce Prince, la Campagne finit de ce côté-là, pendant qu'elle continua en Allemagne avec beaucoup de chaleur. Les grandes forces que vos Ennemis jetterent en Alsace étonnerent une peu votre Ministre, qui crut si bien que cette Province ne pouvoit se sauver, qu'il conseilla à V. M. d'en retirer le Vicomte de Turenne, & de l'envoyer autre part, où il lui seroit plus nécessaire. Elle eut bien de la peine

à avaller cette pillule ; & de perdre ainsi tout d'un coup un país qui avoit couté tant de sang & de peine à conquérir , étoit un morceau de dure digestion pour elle. Neanmoins le Marquis de Louvois lui en faisant voir la nécessité , & que sans cela elle perdrait la Lorraine où le Duc de ce nom s'acheminoit , avec de grandes esperances de rentrer dedans , elle consentit qu'il en envoya l'ordre à ce General ; mais comme il ne voyoit pas que la chose fut si fort pressée qu'il se l'imaginoit , il lui manda qu'il falloit qu'on eut donné de méchans avis à V. M. pour lui faire prendre une telle resolution ; qu'il voyoit les choses plus clairement que les autres , lui qui étoit sur les lieux , & qu'il le prioit de vous rendre une lettre qu'il se donnoit l'honneur de vous écrire , par laquelle il vous specifioit si bien les raisons que vous aviez de surseoir votre resolution , qu'il esperoit que vous le feriez d'abord que vous l'auriez veüe.

Le Marquis de Louvois trouva qu'il y avoit de la vanité à ce General d'en vouloir sçavoir plus que lui , & sans montrer la Lettre à V. M. il lui envoya de nouveaux ordres en conformité des premiers. Ce grand homme se douta bien que cette recidive se faisoit sans votre participation , & que s'il vous eut donné la lettre qu'il avoit eu l'honneur de vous écrire , vous lui eussiez fait celui de lui faire reponse. Ainsi devant que de se resoudre à faire ce qu'il lui mandoit , il écrivit tout de
nou-

nouveaux à V. M. & adressa sa lettre au Cardinal de Bouillon son neveu , afin qu'elle eut une autre destinée que la premiere. La confiance que vous aviez en la prudence & en la sagesse de ce General , vous fit douter que le Marquis de Louvois vous donnât un bon conseil d'abord que vous eutes jetté les yeux dessus , & l'interêt que vous aviez à vous en rapporter à son avis plutôt qu'à celui de ce Ministre , fit que vous mandâtes de votre propre main à ce General , qu'il eu usât comme il le jugeoit à propos , & que vous vous en rapportiez à lui.

Ce fut un grand sujet de chagrin à votre Ministre qui avoit coutume d'être absolu. Cependant comme il avoit plus de foi en ses lumieres que dans celles de personne , il compta que le succès qui seroit conforme à l'horoscope qu'il en avoit faite perdrait bientôt le Vicomte de Turenne dans l'esprit de V. M. qui après cela n'auroit plus de confiance qu'en lui. Mais il comptoit sans son hôte , & il se trouva tout au contraire que ce General conserva Saverne & Haguenau que les ennemis assiegerent l'un après l'autre. Il fit aussi échoïer le dessein qu'ils avoient sur Brisac qu'ils commençoient à serrer de près , dans l'esperance que comme il manquoit de toutes choses , ils l'auroient bien-tôt sans coup ferir. Mais ces événemens , tout considerables qu'ils étoient , ne furent encore que les moindres , par lesquels il acheva une
fi

si belle Campagne, car feignant d'aller prendre des quartiers d'Hiver en Lorraine il revint à charge par des chemins impraticables, lors que les ennemis s'étoient séparés pour subsister plus commodement, & les ayant surpris il les mena battant les uns après les autres, jusques à ce qu'ils firent ferme auprès de Turquem; mais il les en chassa encore & les ayant obligés de repasser le Rhin, il punit les habitans de Stratsbourg par le pillage des effets qu'ils avoient à la Campagne, de ce qu'ils avoient donné passage aux ennemis sur leur pont, contre la parole qu'ils lui avoient donnée de n'en rien faire.

Vôtre Majesté ne laissa pas un service de cette nature sans récompense; elle lui envoya le lendemain qu'il fut arrivé à Paris cent mille écus en Loüis d'or, & lui ayant donné quantité d'autres marques de distinction, elle lui envoya aussi le Marquis de Louvois pour lui demander pardon de quantité de choses dont il avoit sujet de se plaindre de lui. Mr. de Turenne en usa en cette occasion de même que nous voyons qu'en use un dogue à l'égard d'un petit chien: il écouta son compliment sans bassesse & sans colere, & l'ayant renvoyé avec une réponse, dont pourtant il n'avoit pas lieu d'être content, Mr. le Prince vint trouver Mr. de Turenne pour savoir de lui comment s'étoit passé cette entrevüe.

Mr. de Turenne lui en ayant rendu compte, le Prince de Condé qui n'avoit pas lieu d'aimer

cet Ministre, le pria qu'ils pussent agir de concert pour desabuser V. M. de bien des choses dont elle étoit prevenüe à son avantage. Le Vicomte de Turenne en convint avec lui, mais Mr. le Tellier en ayant avis il vint trouver Mr. le Prince & le conjura de pardonner à son fils qui à l'avenir auroit pour lui tant de respect qu'il auroit tout lieu d'en être content. Ainsi ayant desarmé sa colere par ces belles promesses, il empêcha sa ruine, qui étoit inévitable si ces deux grands hommes s'en fussent mêlés. Car il étoit aisé de desabuser V. M. de bien des choses qu'il lui faisoit passer pour de grands services, qu'il lui rendoit, & qui en les examinant néanmoins auroient eu tout un autre nom.

Je mets par exemple de ce nombre le changement qu'il vous a fait faire dans les Maladreries, dont il vous a fait convertir les fons, en récompenses pour les gens de Guerre. J'ose dire à V. M. que quand elle y fera reflexion, elle ne demeurera guere à être persuadée que son pouvoir ne scauroit s'étendre sur les choses de cette nature. Elle doit considérer que c'est une fondation pour une œuvre pie qu'elle est obligée d'entretenir. Je fais bien que le pretexte qu'il a pris est, que cette fondation est bien inutile, maintenant qu'on reconnoît que la maladie pour laquelle elle a été faite, est un effet de la pure debauche, & non pas, comme on croyoit autrefois, un mal où il n'y avoit point de remede; mais

que cela soit ou non on ne voit pas que cela autorise V. M. à se saisir de ce revenu, & à le donner à qui bon lui semble. Si elle en peut disposer ce n'est tout au plus qu'en faveur des Hôpitaux, ou en le convertissant d'une manière que cela reponde à l'intention des fondateurs. Car de prétendre qu'elle le puisse donner à des gens qui s'en servent pour contenter leurs passions, c'est de quoi les Casuistes ne conviendront point, quand même vous les choisiriez entre ceux qui ont la reputation d'être extrêmement relâchés.

Je doute fort même que vous le puissiez unir valablement à l'Hôtel Royal des Invalides, que vous avez fait bâtir avec tant de sumptuosité & de dépense, qu'il semble avoir été fait plutôt pour la demeure d'un Roi, que pour celle des pauvres Soldats étropiés. Car c'est à V. M. à pourvoir de son propre fonds à leur entretien, sans se servir pour cela de celui des autres. Il y auroit même une espece de honte à elle de le faire, puisque ce seroit perdre la gloire qui lui revient d'un si bel établissement, si l'on pouvoit dire qu'elle l'eut fait aux dépens d'autrui.

L'année 1675. ne fut pas plutôt commencée que vous songeâtes à vous assurer la communication de Maëstricht, que les ennemis avoient interrompue sur la fin de la Campagne dernière, en prenant Dinant & Huy. Cette conquête avoit été faite par les Impériaux lors qu'ils s'étoient séparés de l'Armée

du

du Prince d'Orange, ce qui lui donnoit envie de reprendre Maëstricht. Pour cet effet il fit en sorte que l'Empereur envoya à Liege le Cardinal de Bade Chanoine de cette Eglise, qui sous pretexte de residence tâcha de faire déclarer en sa faveur cette Ville, qui étoit de grande conséquence pour le succès de cette entreprise: son Eminence y trouva beaucoup de disposition, & il faut que je dis encore à V. M. que le Marquis de Louvois en fut cause; car il faut qu'elle sçache qu'il avoit donné divers sujets de mecontentement aux habitants de cette Ville, qui auparavant lui étoient très-affectionnés. Il avoit fait piller plusieurs fois les maisons qu'ils avoient hors de la Ville & à la Campagne, & cela en haine de ce que passant un jour par cette Ville un Chanoine de la Cathedrale lâcha contre lui quelques paroles injurieuses, & assez haut pour qu'il les put entendre.

Quoi qu'il en soit le Comte d'Estades qui prenoit garde aux intérêts de V. M. prévint le Cardinal de Bade, en traitant avec le Gouverneur de la Citadelle qui la lui remit entre les mains. L'heureux succès de cette négociation ayant ainsi arrêté le cours de la méchante volonté des Liegeois, le Cardinal de Bade qui n'avoit plus que faire dans cette Ville, demanda un passeport au Comte d'Estades pour pouvoir s'en retourner en seureté en Allemagne; mais s'en étant servi pour y transporter des armes, ce Gouverneur se ser-

L. 2

vit.

vit de ce pretexte pour le faire arrêter lui & toute sa suite, Car il étoit bien aisé de justifier à toute l'Europe qui accusoit V. M. de mauvaise foi de s'être emparée de la Citadelle de Liege, qu'elle avoit eu raison de le faire, & comme cela ne se pouvoit qu'en montrant que son Eminence l'auroit fait elle même si elle n'avoit été prevenue, il visita tous ses papiers parmi lesquels il s'en trouva quelques-uns qu'il jugea à propos de faire supprimer, parce qu'il faisoient mention de tout ce qu'elle avoit brassé. Cela imposa silence à tous ceux qui tâchoient d'obscurcir la reputation de V. M. de sorte qu'il nes'en parla plus du tout.

Cette grande affaire s'étant terminée de la maniere que je viens de dire, vous assiegeâtes Dinant, dont vout étant rendu maître vous achevâtes de nettoyer la Meuse, depuis cette dernière Ville jusques à Mastricht par la prise de Huy & de son Chateau. De là vous fîtes sentir la force de vos armes à la Ville de Limbourg que le Prince d'Orange fit mine de vouloir secourir; mais n'en ayant fait que le semblant elle se rangea sous votre obeïssance, pendant que le Vicomte de Turenne retourna en Allemagne pour faire tête à Montecuculli que l'Empereur avoit renvoyé en ce pais-là.

Mr. de Turenne n'avoit pas à beaucoup près de si grandes forces sur les bras que l'armée précédente; car vous aviez trouvé moyen de faire diversion dans le Nord par la declaration

ration de la guerre que le Roi de Suede avoit faite au Marquis de Brandebourg. Le Duc d'Hannover le devoit seconder avec une armée de quinze mille hommes qui auroit tenu en respect ceux qui pouvoient être portés à secourir cet Electeur. Mais le Comte de Wrangel qui commandoit celle de Suede étant gagné par les ennemis de son Maître n'exécuta pas les ordres qu'il lui avoit donnés; de sorte que le Duc d'Hannover n'osa jamais se declarer. Cependant cela fit que l'Electeur de Brandebourg retira ses troupes de l'armée de Sa Majesté Imperiale, sur laquelle le Marquis de Vaubrun, un des Lieutenans de votre armée, avoit pris Dachstein en l'absence du Vicomte de Turenne.

Le Marquis de Louvois croyant avoir réparé par la declaration du Roi de Suede la faute qu'il avoit faite, de manquer la paix quand elle avoit été demandée à V. M. avec tant d'avantage pour elle, ne songea plus qu'à continuer la guerre qui étoit allumée en tant d'endroits differens. Et comme les Messinois recommençoient à crier misericorde à cause de la faim qui les pressoit, vous y renvoyâtes Vallavoir, qui fut si heureux que d'y conduire à bon port un second convoi de bled, quoi que les Espagnols se fussent mis en embuscade sur son passage avec des forces beaucoup superieures aux siennes.

Cependant je ne fais qui vous fit changer de resolution, touchant la moderation que vous

aviez témoignée à leur égard ; car ils vous reconnurent pour leur Souverain , & vous leur envoyâtes pour Viceroi le Duc de Vivonne General de vos Galeres qui étoit frere de Madame de Montespan. Cette derniere qualité qui étoit cause que , quand il avoit fallu pourvoir à cette charge , le Marquis de Louvois avoit preferé ses interêts à ceux des autres pretendans , qui en étoient bien aussi capables , fit qu'il l'emporta sur eux. Cependant il réüffit fort bien dans les commencemens qu'il fut en ce pays-là. Il entra dans le port de Messine à la barbe des Espagnols sur qui il prit même un vaisseau de cinquante pieces de canon : il reduisit ensuite quelques forts dont ils étoient encore les maîtres , puis s'étant mis en Campagne , il les chassa de tous les postes qu'ils occupoient à quatre lieües à la ronde ; après quoi étant rentré dans ses vaisseaux , il fit une descente en Calabre , d'où il rapporta quelque butin. Mais lors qu'il avoit plus de besoin que jamais de travailler il s'endormit sur sa bonne fortune , ce qui donna lieu à quantité de conjurations dont il fut néanmoins assez heureux de se tirer.

Le Vicomte de Turenne étant arrivé à son armée , trouva que le Marquis de Vaubrun l'avoit mise en bon état par quelques exploits qu'il avoit faits , ensuite de la prise de Dachsheim , & qui lui avoit produit l'abondance. Ainsi chacun ne demandant qu'à se signaler , il lui fit passer le Rhin , & presenta la bataille

à Montecuculli qui la refusa. Il ne l'y pût obliger à cause des postes avantageux qu'il occupoit. Mais après l'avoir tourné de tous côtez , il le reduisit dans une telle disette de vivres & de fourages , qu'il étoit impossible qu'il ne decampât devant lui. Il voulut se servir de cette occasion pour le charger. Mais s'étant avancé pour le reconnoître , il fut tué d'un coup de fauconneau .

Cet accident facheux changea toutes les affaires dans un instant , tant il est vrai qu'une armée sans General est de même qu'un corps sans ame. Montecuculli qui s'enfuyoit revint à la charge , sachant la consternation où la mort de ce Vicomte avoit jetté vôtre armée. En effet les Lieutenants Generaux qui la commandoient ne songeoient plus qu'à repasser le Rhin , ce qui fit dire quelque chose de fort plaisant à vos soldats sur l'embarras où ils voyoient. Mr. de Turenne avoit coutume de monter un cheval pie , & ils disoient hautement & sans se cacher qu'il n'y avoit qu'à lui mettre la bride sur le col , & qu'il sauroit mieux qu'eux où il falloit aller. Cependant le Comte de Lorges l'amena saine & sauve en deça du Rhin , après avoir livré combat aux ennemis qui se persuadoient d'en avoir beaucoup meilleur marché.

Vôtre Majesté fut sensible à cette perte autant que le merite de ce grand homme vous y obligeoit ; & que le besoin que vous aviez de lui étoit pressant. Mais il n'en fut pas de

même du Marquis de Louvois, & pendant que toute la France étoit en deuil de la perte que vous en aviez faite, il s'en réjouïssoit lui & les siens. Je sçais positivement ce que j'ai l'honneur de dire ici à V. M. & s'il eut pû s'opposer aux honneurs funèbres qu'elle lui fit rendre, il l'auroit fait de tout son cœur. Ils furent extraordinaires; cependant je ne sçache personne que lui qui y trouva à redire, & la memoire de ses grandes actions étoit gravée si profondément dans le cœur de chacun, qu'on ne peut dire si on l'estimoit davantage qu'on l'aimoit. Aussi pour en dire la verité il n'étoit pas recommandable seulement par une vertu militaire, qui fait d'ordinaire toute la gloire des Heros, mais aussi par toutes les autres vertus morales & chrétiennes, ce qui est fort rare dans une même sujet.

Le Duc de Lorraine qui avoit ses troupes du côté de la Moselle où étoient aussi avec lui celles de Lunebourg, de Munster & de quelques autres Confederés, ayant appris cet accident, mit le siege devant Treves où commandoit Vignori, vieux soldat de l'experience de qui le Prince de Condé, sous lequel il avoit servi toute sa vie, vous avoit assuré. Il ne s'étonna pas de ce siege où il croyoit même remporter quelque gloire, principalement parce que le Marechal de Crequi marchoit à son secours; mais dans le tems qu'il donnoit ses ordres à cheval, il fut culbutté du haut en bas d'un bastion par la frayeur qu'eut cet

ani-

animal d'un coup de tonnerre, desorte qu'il finit ses jours par cet accident impreveu. Cela fit hâter la marche du Marechal de Crequi, qui craignoit que sa mort ne causât, parmi les siens quelque terreur panique, qui les obligéât à se rendre. Mais le Duc de Lorraine lui épargna la peine de s'avancer bien avant, & vint au devant de lui jusques à Consrabrik, où est le confluent de la Sarre & de la Moselle. Il passa là la riviere, où ce Marechal l'auroit pris à son avantage, s'il eut voulu; car il lui étoit aisé de le combattre dans le temps qu'il n'avoit encore fait passer qu'une partie de son armée; mais ne l'ayant pas voulu faire, par je ne sais quelle raison, & qu'il ne savoit peut-être pas bien lui-même, il fut si bien battu que toutes ses troupes prirent la fuite les unes d'un côté les autres de l'autre. Il se sauva lui même en si petite compagnie qu'il arriva à Treves lui cinquième, où son desespoir étoit si grand, qu'il resolut de s'ensevelir dans la Place qui ne valloit rien. En effet il fit une resistance à quoi les ennemis ne s'attendoient pas, ce qui fut cause qu'ils lui offrirent une bonne composition. Mais ne voulant point entendre parler du tout de se rendre, un Capitaine d'Infanterie, nommé Boisjourdan, remontra à la garnison qu'elle n'avoit que faire de son desespoir, & que s'il étoit assez grand pour l'obliger à vouloir perir, ce n'étoit pas à dire qu'elle dût suivre son exemple. Quelques-uns firent de son

L 5

avis,

avis, & representèrent à ce Maréchal que l'état où étoit la place ne leur permettoit point de faire une plus longue résistance. Mais s'étant emporté à ce compliment, & ne leur ayant pas donné le tems d'achever le reste, Boisjourdan traita avec les ennemis, à qui il donna entrée dans la Ville. Le Maréchal de Crequi se sauva dans l'Eglise où il vouloit encore tenir bon avec quelques Officiers qui n'approuvoient pas ce qu'avoit fait Boisjourdan. Mais ceux-ci lui ayant fait voir qu'ils alloient être forcés, & que son desespoir seroit blâmé de V. M. & de toute la France, ils le firent résoudre à se rendre à discretion.

Vôtre Majesté effectivement ne fut pas contente de ce qu'il avoit fait, & l'auroit été encore moins s'il eut poussé son desespoir plus avant. Cependant trouvant que ce qu'avoit fait Boisjourdan étoit d'un si méchant exemple, qu'elle ne le devoit pas souffrir, elle le fit arrêter, & le conseil de guerre le condamna d'avoir la tête coupée avec quelques-uns de ses complices. La sentence fut exécutée à Mets en présence de la garnison, & il ne fut regretté de personne, tant il est vrai que la désobéissance est indigne d'un honnête homme.

Après ces malheureux succès pour V. M. il y avoit lieu de craindre que les ennemis n'entraissent en France; mais vous y remediâtes par vôtre prudence, & fîtes naître tant de jalousie entre les Princes de la Maison de Brunswik,

wik & le Duc de Lorraine, que les premiers voulurent s'en retourner en leur Pays, quoi que l'autre leur pût dire. C'est ainsi que les affaires d'une ligue vont toujours; ce que l'un veut, l'autre ne le veut pas; de sorte que ce seroit un miracle de les voir de bonne intelligence: leurs intérêts sont toujours differens, d'où il faut conclure qu'il est comme impossible que leurs projets réussissent.

La mort du Vicomte de Turenne faisant craindre à V. M. que les ennemis ne fissent des conquêtes en Alsace, elle y envoya d'abord le Duc de Duras qu'elle avoit fait Maréchal de France, trois jours après la mort de son oncle. Quelques autres Officiers avoient reçu le même honneur, & le Marquis de Louvois fit si bien auprès de V. M. que le Marquis de Rochefort en étoit du nombre, quoi qu'il ne se fut pas signalé davantage qu'il avoit fait auparavant. Les autres étoient le Comte d'Esttrades: le Duc de Navailles, que V. M. avoit rappelé auprès d'elle, quelque tems après l'avoir exilé: le Comte de Schomberg: le Duc de Vivonne: le Duc de la Feuillade & le Duc de Luxembourg. Mais y ayant beaucoup à dire que le Duc de Duras n'en sçut autant que son oncle, vous mites bien-tôt le Prince de Condé à sa place, dont la reputation seule vous étoit d'un grand secours dans la conjoncture présente.

En effet les Ennemis, après avoir passé le Rhin sur le pont de Strasbourg, qui vous

manqua de parole pour la seconde fois, crurent prendre Haguenau d'emblée, mais le Prince de Condé les ayant obligés de lever le siege, ils se jetterent sur Saverne dont ils croyoient s'emparer avec plus de facilité. Le succès qu'ils y eurent fut néanmoins égal à celui qu'ils avoient eu devant l'autre Ville: tellement que cette Campagne qui sembloit dans les commencemens menacer V. M. d'un revers de fortune, se termina à si peu de choses, qu'elle n'eut pas sujet de s'en effrayer.

Les Suedois n'en furent pas quittes à si bon marché. Ils s'étoient à la fin avancés dans les Etats du Marquis de Brandebourg où ils avoient pris quelques postes de peu de consequence, sans songer à penetrer plus avant. Il sembloit même qu'ils agissoient de concert avec lui, tant ils alloient lentement, & qu'il prenoit peu de soin lui-même de s'opposer à leurs entreprises. Mais cet Electeur sachant que le Roi de Suede pressé par V. M. se resoltroit enfin à faire d'autres efforts, il courut de Hollande où il étoit, à la deffense de son pais, & fut si heureux qu'en arrivant, il les mit en deroute à un passage nommé Felbeling. Ils y perdirent la plus grande partie de leur canon & de leur bagage, dont ne s'étant pû remettre de toute la Campagne, le Roi de Dannemarck qui avoit pris le parti de l'Electeur aussi bien que les Princes de la Maison de Brunswik, trouva moyen de faire ses affaires. Ils attaquèrent cette Couronne tous
dans

dans un même tems, dans le Duché de Bremen, dans l'Isle de Rugen, & sur ses autres frontieres, & ne trouvant pas plus de resistance d'un côté que d'autre le Roi de Dannemark assiegea & prit Wismart, Port considerable qu'elle tenoit sur la Mer Baltique.

Vôtre Majesté ayant lieu de connoître plus que jamais le mechant service que le Marquis de Louvois lui avoit rendu, lors qu'il l'avoit empêché de faire la paix, accepta la mediation que le Roi d'Angleterre offroit à tous les Princes qui étoient parties dans la guerre, pour aider à la finir. Les autres y consentirent aussi bien que vous, & ils envoyerent leurs Plenipotentiaires à Nimegue, où les vôtres se rendirent des premiers. L'Espagnol y avoit montré jusques là plus de repugnance que les autres, mais les affaires de Messine diminuoient beaucoup de sa fierté, & il avoit peur que vous ne vous rendissiez maître de tout le Royaume, comme vous aviez déjà fait de la Capitale & de la Ville d'Agouste, où le Maréchal de Vivonne avoit mis garnison. Ce n'est pas que cette derniere Ville fut considerable pour sa force, mais comme elle avoit un beau port, c'étoit toujours une retraite pour vos Vaisseaux qui vous étoit fort avantageuse.

Les Hollandois d'un autre côté s'ennuyoient beaucoup de la Guerre qui leur étoit extrêmement à charge, par les subsides qu'ils donnoient aux Princes qui les étoient venus se-

courir. D'ailleurs ils considéroient qu'ils étoient presque hors d'intrigue par l'évacuation que vous aviez faite de leur País, de sorte qu'il n'y avoit plus que les interêts de l'Empereur à considérer, avec ceux des Princes de l'Empire. Mais ils étoient si differens les uns des autres, que ce devoit être un acheminement à la Paix; puis qu'il est certain qu'ils avoient plus à se defier de ceux qui étoient dans leur parti que des armes de V. M. En effet la puissance que s'acqueroit insensiblement l'Empereur devoit donner une grande jalousie à tous ces Princes; & lui de son côté ne devoit pas être trop content de les voir en bonne intelligence les uns avec les autres, & conferer souvent ensemble sur leurs interêts sans l'y appeller.

Les choses étant en cet état au commencement de l'année 1676. le Marquis de Louvois, qui me gardoit le ressentiment de l'affaire des routes s'efforça de me rendre la pareille dans une de Finances, où il me soupçonnoit d'avoir trempé. Mais je fis voir à V. M. clair comme le jour, que je n'y avois nulle part, & que s'il s'y étoit fait quelque chose qui ne fut pas à faire, elle s'en devoit prendre à Desmarets mon neveu, qui en aviot eu la direction. Je lui dis en même tems que je ne lui repondois de rien là-dessus, & qu'elle sçavoit que je lui avois dit plus d'une fois que c'étoit un homme dangereux, quand il trouvoit quelque chose à gagner. Cepen-

dant

dant je ne lui avois jamais rien souffert, mais il ne laissoit pas de me tromper tout le premier, tant sa convoitise étoit grande; V. M. cependant lui avoit fait plus de bien mille fois qu'il ne meritoit, jusques à lui donner cent mille écus pour ses peines de la premiere affaire dont il s'étoit mêlé; mais il y a des gens insatiables, & à qui V. M. donneroit la moitié de son Royaume qu'ils ne seroient pas contens. Elle eut la bonté d'assoupir cette affaire à ma consideration, & ce n'est pas la seule chose dont je lui suis redevable. Je puis dire néanmoins, quoi que ce ne soit pas à moi à me venter moi-même, que je n'ai jamais eu recours à sa bonté pour mes injustices, ou pour mes voleries. J'ai toujours tâché de marcher droit, & je deffie que personne me puisse accuser avec raison du contraire.

L'heritier d'un nommé Friois, Suisse de nation, qui avoit amassé de grands biens dans votre Royaume en pourroit rendre un bon témoignage s'il y étoit appelé. Ce Friois étant mort fort vieux sans avoir jamais été marié. D'abord que celui dont je viens de parler voulut s'approprier sa succession, il trouva en son chemin le Fremier de votre Domaine, qui pretendit y avoir meilleure part que lui, parce que Friois étant batard, tout ce qu'il avoit amassé devoit selon les loix de votre Royaume revenir à ceux qui étoient aux droits de V. M. Cette contestation dont le fonds étoit

étoit de grande conséquence pour l'un & pour l'autre leur fit chercher des amis, & le prétendu héritier de ce Suisse ne croyant point en trouver qui lui pût rendre de plus grands services que moi, me fit offrir deux cent mille francs, si je lui voulois accorder ma protection. Mais je lui fis dire qu'il n'y avoit point de somme, si grande qu'elle fut, qui me put faire commettre une injustice; tellement que voyant qu'il n'y avoit rien à faire avec moi, il s'adressa à des gens qui avoient accés auprès du Marquis de Louvois, & qui moyennant cette somme qui fut partagée entr'eux, firent son affaire. Villacerf & S. Pouange eurent chacun vint mille écus; Stouppa eut le reste avec un certain homme dont j'ai oublié le nom. Le Premier de votre Domaine m'en fit ses plaintes, & me pria d'informer V. M. de l'injustice qu'on lui rendoit; mais je la trouvai si prévenue qu'il me fut impossible de rien faire pour lui.

Je sçais mille autres rencontres où la prévarication a eue le même lieu, & V. M. doit être persuadée que tant que la Guerre a duré, il s'est fait un sale commerce des charges qui sont venues à vaquer, jusques aux Enseignes. C'est par là qu'un Alexandre, fils d'un miserable Écrivain, est devenu si à son aise, & qu'il veut faire comparaison aujourd'hui avec tout ce qu'il y a de gens de qualité. C'est aussi par un pareil abus que Charpentier & Binot son beau-frere sont mainte-

nant.

nant si riches, quoi que l'un soit fils d'un petit Bourgeois de Compiègne, & l'autre d'un Sergent de Tonnerre. C'est dans la bourse de ces gens-là que V. M. pourra fouiller dans l'occasion, sans qu'elle puisse craindre qu'on y trouve à redire; l'un ne rendra gorge que des Compagnies qu'il a vendues, & les autres que du sang des Communautés dont ils se sont engraisés. Le miserable Village de Courtisoux en Champagne, & dont toute la richesse ne consiste qu'en fromages, a donné pendant plusieurs années trois mille livres par an à Charpentier, pour le décharger du logement des gens de guerre; mais dès qu'il n'a plus été en état de lui fournir une si grande somme, & qu'il lui a demandé à la modérer, il a oublié ses présents & lui a ordonné les passages.

Si je voulois remplir ce papier de semblables abus, je n'aurois jamais fait, & V. M. fait qu'il n'y a pas encore long-temps, que je lui ai fait voir les friponneries qu'on lui faisoit dans l'extraordinaire de la guerre, où on lui faisoit payer deux fois un même Régiment, par l'intelligence qu'il y avoit entre le Commissaire & le Trésorier. Je fais bien qu'on ne sauroit imputer ce désordre au Marquis de Louvois, mais, outre que c'est à lui à répondre des gens qu'il met en charge, il est encore obligé d'avoir les yeux dessus, sans que je sois tenu d'y surveiller. Mes emplois me fournissent assez d'occupation sans avoir

en-